

## **Affiche-Action**

### **Quand les publics s'approprient l'histoire**

*-Working paper-*

Du 14 novembre 2012 au 24 février 2013, la BDIC présenta, à l'Hôtel des Invalides, l'exposition « Affiche-Action : quand la politique s'écrit dans la rue ». Dans le cadre du Labex « Les passés dans le présent », une enquête fut réalisée portant sur les publics de cette exposition. Elle comportait deux volets : l'un quantitatif, la passation d'un questionnaire, administré par le personnel de la BDIC et dépouillé par Cécile Tardy et l'autre qualitatif, la réalisation d'entretiens avec les visiteurs. Ce texte se propose d'établir un premier compte rendu sur la partie qualitative du dispositif.

L'étude fut relativement modeste. Elle a mobilisé un seul enquêteur pendant un peu plus de 4 jours, entre le 5 février et le 24 février 2013. Elle a permis de réaliser 27 entretiens. Quand le visiteur était venu accompagné, en couple ou avec des amis, l'entretien fut réalisé avec ce petit groupe. Ce procédé s'est avéré avantageux sur plusieurs points. A certains moments, l'entretien tend à se transformer en un dialogue entre les visiteurs, prenant ainsi la forme d'un échange entre des personnes se connaissant. En minimisant l'intervention de l'enquêteur, certains biais inhérents à la situation d'entretien, comme l'imposition d'une problématique, la gêne ou l'autocensure des interlocuteurs, s'amenuisent, sans pour autant disparaître. Ainsi à travers ces 27 entretiens, nous avons pu rencontrer 46 visiteurs. Les tableaux suivants fournissent quelques indications sur la composition de ce corpus.

**Tableau 1 : répartition par sexe des enquêtés**

<b>Sexe</b>	<b>Femme</b>	<b>Homme</b>	<b>Total</b>
<b>Nombre d'enquêtés</b>	24	22	46

**Tableau 2 : répartition par tranche d'âges des enquêtés**

Tranche d'âge (en années)	Moins de 18 ans	18 à 20 ans	21 à 29 ans	30 à 39 ans	40 à 49 ans	50 à 59 Ans	60 ans et plus	TOTAL
Nombre D'enquêtés	2	8	12	2	5	6	11	46

**Tableau 3 : répartition par niveau d'études des enquêtés**

Niveau d'Etudes	Inf. au Lycée	Lycée	Bac	Bac+1 à Bac+2	Bac+3	Bac+4 à Bac+5	Doctorat	TOTAL
Nombre d'enquêtés	2	1	2	17	8	14	2	46

Il est possible de revenir brièvement sur la constitution de ce corpus. D'abord, le choix des enquêtés a souvent été contraint. Quand l'exposition était peu fréquentée, le risque était grand qu'un refus empêche de réaliser un autre entretien dans la demi-heure suivante, faute de public à interroger. Dans ces moments, tous les visiteurs sortant de l'exposition a donc été sollicité pour participer à l'étude. Ce n'est qu'en cas d'affluence, à certaines heures de la journée, surtout le samedi et le dimanche, qu'on a pu essayer de diversifier le corpus. Les témoignages des visiteurs d'une soixante d'années s'accumulant rapidement et étant largement convergeant, les efforts s'orientèrent vers les populations plus jeunes. Les individus d'une vingtaine d'années étant assez nombreux et dotés de profils assez similaires, l'enjeu fut finalement de récolter les propos de visiteurs entre ces deux âges, plus rares et plus difficiles à cerner. Evidemment, des entretiens furent réalisés avec toutes ces classes d'âge tout au long de l'enquête. Seulement, quand la possibilité d'un choix s'esquissait, les 20 à 50 ans ont été privilégiés. Les refus furent finalement très rares, au nombre de trois. La durée des entretiens varie entre 15 et 45 minutes. Par ailleurs, conformément aux consignes, nous n'avons pas enregistré les entretiens. Ils ne sont restitués qu'à l'aide des notes prises au cours de l'échange. Une attention particulière a été portée aux termes exacts utilisés par les visiteurs. Dans les citations des entretiens, tous les mots qui n'ont pas été directement prononcés par eux ont été mis entre crochet. Ainsi la typographie distingue les séquences reconstituées des propos fidèlement retranscrits.

Les conditions de l'étude n'ont pas permis de réaliser une analyse ethnographique. Pour ce faire, il aurait fallu plus de temps et plus d'enquêteurs. Toutefois, il fut quand même possible d'observer certains individus durant leur visite. Quand le public se faisait rare et que nous étions dans l'incapacité d'enchaîner les entretiens, nous avons mis à profit ces moments libres pour réaliser des observations. Ces déambulations permirent un contact direct avec les pratiques et surtout de relever les mots que les visiteurs échangeaient entre eux au cours de leurs visites. Parfois, il fut possible de suivre un individu lors d'une partie de sa visite puis de réaliser un entretien avec lui. Dans d'autres cas, l'enquêté a accepté de parcourir à nouveau brièvement l'exposition à nos côtés, en commentant les salles et les documents. A cela s'est ajouté le suivi de deux visites groupées, l'une d'une classe de première année de BTS et l'autre de 5<sup>e</sup> en difficulté.

La principale limite de l'étude tient dans le nombre limité des entretiens et dans leur brièveté. En ce sens, le matériau récolté possède surtout une valeur comparative. Il n'est pleinement exploitable que confronté au versant quantitatif de l'enquête ou aux études sur les publics menées à travers d'autres expositions. Il s'agit donc au sens propre d'un « premier compte rendu » qui sera complété par vos demandes de précisions et amendé par les recherches du Labex antérieures, parallèles et futures. Il ne serait donc pas rigoureux de chercher à formaliser une typologie fine des publics à partir de ce terrain ou de prétendre établir des conclusions théoriques durcies. L'enjeu principal du papier est de proposer une restitution problématisée des données. Mais ce travail esquisse aussi une série d'hypothèses générales quant aux mécanismes d'appropriation de l'histoire à l'œuvre dans une exposition. Il nous a semblé que la propriété la plus significative tenait dans l'articulation entre une proximité et une étrangeté du passé, à la coexistence dans l'histoire d'analogies et d'altérités avec le présent des visiteurs<sup>1</sup>. A part dans des cas limites, il n'y aurait pas d'un côté une extériorité du passé qui mènerait à l'absence d'appropriation de l'histoire et, de l'autre, une proximité personnelle qui produirait son appropriation. Généralement, c'est dans l'intrication de ces deux tendances que les enquêtés s'intéressent et s'émeuvent pour l'histoire et qu'ils pratiquent l'exposition. Le compte rendu se propose de suivre cet enchevêtrement à différents niveaux. D'abord, il se propose d'esquisser les cadres sociaux à travers lesquels les visiteurs appréhendent l'exposition. Ensuite, il cherche à qualifier la façon dont les publics se saisissent des documents au sein même de l'acte de visites, puis plus particulièrement sur la manière

---

<sup>1</sup> Paul Ricoeur a proposé une conceptualisation philosophique de l'histoire en des termes approchants. Pour éviter la tentation d'adopter un raisonnement déductif, cet écrit n'a pas été directement mobilisé pour ce travail sociologique. RICOEUR Paul, *Temps et récit*, 3. *Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, pp. 252-283.

dont les publics articulent leurs présents avec l'histoire donnée à voir. En conclusion, il reviendra sur les possibles apports de cette mini-enquête au programme de recherche, tant pour la construction des hypothèses que pour la méthodologie.

### **L'exposition : entre étrangeté du passé & proximité des histoires**

La visite de l'exposition est d'abord conditionnée par les prédispositions des publics, leurs connaissances et leurs intérêts, leurs expériences biographiques et leurs diverses socialisations. C'est à travers ces cadres qu'ils perçoivent son contenu, et donc ce qui se joue durant la visite est indissociable des univers de sens constitués en son amont. Une formule nous a semblé apte à agréger ces expériences antérieures : l'étrangeté du passé et la proximité de l'histoire. Elle estompe la diversité et la singularité des cas mais suggère bien certains traits partagés. Même quand ils semblent particulièrement informés, les visiteurs affirment souvent ne posséder qu'une connaissance fragmentaire du passé. A l'inverse, très souvent, par leurs trajectoires biographiques, ils possèdent des affinités électives avec les pièces présentées. Or cette tension forgée en amont traverse l'acte de visite en lui-même.

*Etrangeté du passé : de l'opacité à la modestie.*

Un peu avant 10h30, le jeudi 14 février 2013, deux femmes entrent dans l'exposition. Dès leurs arrivées, elles demandent à la personne en charge de l'accueil : « Madame, rappelez-nous, le conservateur c'était M. Laurent Gervereau ? » En les écoutant, on perçoit rapidement qu'elles possèdent une connaissance précise du milieu des musées, qu'elles apprécient Laurent Gervereau et qu'elles se réjouissaient de son hypothétique venue au MUCEM à Marseille, villes où elles résident<sup>2</sup>. Au fur et à mesure de leurs visites, le sentiment de leur familiarité avec le milieu professionnel des musées mais aussi avec l'histoire de France se confirme. Par exemple, face à l'affiche électorale du candidat Marioni, l'une s'exclame : « C'est extraordinaire c'est le Marioni à qui je pensais. [...] C'est un sacré bonhomme »<sup>3</sup>. Elles s'interrogent aussi sur la variation de la couleur des cartels, entre blanc et rouge. Mais face aux images des bâtiments parisiens détériorés suite à la Commune, l'une affirme :

---

<sup>2</sup> Quelques secondes après, elles précisent leur pensées (« Je me faisais une joie qu'un mec comme ça vienne sur la ville. On avait pas de contemporain, un peu critique. ») puis leurs désappointements (« le règne de la médiocrité »).

<sup>3</sup> Face au buste d'Auguste Comte, la même visiteuse déclare à son amie : « Comte le détourné de Saint Simon. Il a vraiment détourné sa pensée. Il était son secrétaire et tout. »

« [Je n'ai] jamais eu conscience des destructions de la guerre de 1870. Ils ont vraiment tout bombardés. [...] L'Hôtel de ville, le Ministère des Affaires étrangères. [...]. Je ne comprends pas [comment ces photographies] s'insèrent dans le thème de l'expo... On voit bien qu'il y a une spécialiste des photos. Elle a réussi à les refourguer. »

A la fin de la visite, nous avons pu réaliser un bref entretien avec la visiteuse s'exprimant ainsi<sup>4</sup>. Les propos tenus lors de l'interview par cette femme, née en 1950, conservateur du patrimoine à la retraite, sont très proches de ceux qu'elle échangeait avec son amie :

« [J'ai été] complètement fascinée par les photos de 1870. Pour le reste, [ce sont] des documents que je connais. [Ils ont] beaucoup [été] reproduits, déjà vus. »<sup>5</sup>

Ces brefs extraits suggèrent de nombreux phénomènes qui nous développerons par la suite. Pour le moment nous souhaiterions n'en relever que deux. D'abord son principal enthousiasme lors de sa visite s'accompagne d'une identification originale du contexte des photographies admirées. En effet, elle les perçoit comme la conséquence de la guerre extérieure contre la Prusse et non de la guerre civile. Ce type de difficulté à identifier le contexte historique des documents n'est pas rare, surtout chez les plus jeunes. Pour ces populations, la Commune cristallise une certaine opacité du passé qui peut aller jusqu'à rendre peu intelligible le contenu exposé. Mais, si cette personne se distingue du reste du corpus, c'est d'abord par son assurance et son sentiment de compétence. Les autres visiteurs, mêmes les plus informés, n'affirment jamais qu'ils connaissent déjà l'ensemble des documents présentés. A l'inverse, ils insistent toujours sur le caractère fragmentaire de leur savoir et la nécessité de l'approfondir. Dans sa singularité, ce témoignage nous paraît particulièrement significatif pour introduire l'hypothèse d'une étrangeté du passé. Dans son érudition, cette femme partage avec les visiteurs les moins acculturés à l'histoire une difficulté à réinsérer les documents visionnés dans l'histoire de France. Elle laisse penser que l'opacité du passé énoncée par les moins âgés peut, sur certains aspects, traverser les tranches d'âges et les milieux socio-professionnels. Inversement, ce témoignage éclaire en creux, par contraste, que généralement les visiteurs les plus compétents donnent d'abord à voir leurs savoirs par ses limites. Il s'esquisse le fait que tous les enquêtés, à l'exception de cette dame, suggère que leur maîtrise de l'histoire de France n'est qu'imparfaite.

---

<sup>4</sup> Quand elle accepte l'entretien, elle précise ne le faire que pour savoir à quoi ressemblent les questions posées.

<sup>5</sup> Dans la suite de l'entretien, elle revient aussi sur l'affiche électorale du candidat Marioni. A la question des textes lus durant l'exposition, après une relance, elle répond : « l'affiche de Marioni, un grand inventeur, j'aime bien, le texte m'a fait rire, [c'est] naïf ». Cette affiche et les photographies sont les deux ensembles de documents retenus, ceux l'ayant intéressée et touchée. Ces propos ne recourent pas exactement les manifestations verbales de son enthousiasme durant la visite elle-même. Elle avait notamment relevée la caricature du pressoir (« ça, c'est vraiment super ») oubliée lors l'entretien. L'enquêtée est une femme, née en 1950, résidant à Marseille, conservateur du patrimoine à la retraite. Elle se rend souvent dans des expositions historiques, notamment celles de la BDIC, et apprécie l'histoire (entretien réalisé le jeudi 14 février 2013).

Pour les visiteurs qui ne connaissent que mal l'histoire de France, le passé exposé possède une relative opacité. Elle peut se traduire par un usage spécifique des catégories historiques mais surtout par une difficulté à se repérer dans la chronologie du XIX<sup>e</sup> siècle.

Marginalement, il peut apparaître une maîtrise que très relative des notions permettant de se repérer dans l'histoire<sup>6</sup>. A la suite de la visite guidée d'une classe de BTS communication, nous avons réalisé un entretien avec trois étudiants. Une étudiante fut particulièrement intéressée par les documents « vers la fin de la Révolution quand ils essayaient de peindre, de dessiner sur un bout de papier ». Dans la suite de son propos, on perçoit qu'elle utilise l'expression « vers la fin de la Révolution » pour qualifier la Résistance. Ce qui apparaît, d'abord, comme une confusion chronologique relève en fait d'une interprétation de l'histoire, « ils se révoltent, ils se rebellent, donc on retrouve l'esprit de la Révolution »<sup>7</sup>. En ce sens, l'étudiante ici ne possède qu'une maîtrise approximative du langage habituel pour qualifier les périodes historiques, mais ces faiblesses notionnelles n'empêchent pas de forger une interprétation de l'enchaînement des événements<sup>8</sup>. Le peu de familiarité avec les catégories historiques peut compliquer la communication avec des interlocuteurs plus habitués à l'histoire (et pressés) mais ne semble pas empêcher la compréhension de l'histoire. Or c'est cette intelligibilité même qui semble plus intermittente pour un autre étudiant au sein du même entretien. Il se définit comme « intéressé par l'histoire », « surtout la Seconde Guerre Mondiale » et durant la visite aurait particulièrement apprécié « au début de l'exposition, la guerre avec les... les Prussiens [sic] »<sup>9</sup>. Pour cet Aulnaysien, le terme de « prussien » est peu familier et surtout apparaît obscur, au point qu'il rencontre des difficultés à le répéter quelques minutes après l'avoir lu et entendu. Dans ce cas, il est probable que la difficulté à manier le mot renvoie plus significativement à une difficulté à identifier les belligérants de la guerre et donc que ce conflit demeure largement opaque à ses yeux. Au cours du même entretien et de la même visite, il est perceptible que les compréhensions immédiates d'autres termes, comme « politique » ou « officiel », ne

---

<sup>6</sup> La maîtrise inégale des catégories langagières est une conclusion déjà ancienne de la sociologie de la culture portée, notamment, par les travaux de Basil Bernstein, de Pierre Bourdieu et de Jean-Claude Passeron. Pour une réflexion récente sur ce point : LAHIRE Bernard, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Armand Colin/Nathan, 2001.

<sup>7</sup> Elle est née en 1993 et habite Blanc-Mesnil, elle se dit « un peu » intéressée par l'histoire et ne fréquente pas d'exposition (entretien réalisé le 5 février 2013).

<sup>8</sup> L'interprétation est elle-même véhiculée par certaines affiches, mais l'enquêtrice n'effectue pas de liens entre son propos et ce contenu. Voir, notamment : *La Patrie en danger*, 1943, affiche, 23,5x18,5 cm, BDIC, Nanterre.

<sup>9</sup> Il est né en 1993 et habite à Aulnay, il dit visiter des expositions uniquement avec l'école (entretien réalisé le 5 février 2013).

recourent pas nécessairement les acceptions qui en furent retenues dans l'exposition<sup>10</sup>. Ainsi ces usages peu conformistes des catégories quasi-naturalisées pour les historiens relèvent un degré d'attitude vis-à-vis de l'histoire, de la maîtrise inégale d'un vocabulaire légitime jusqu'à la difficulté à saisir les réalités que ce vocabulaire cherche à décrire.

Plus communément, chez les visiteurs les moins âgés, approximativement ceux dotés de moins de 25 ans, le vocabulaire utilisé apparaît transparent mais, selon leurs propres témoignages, ils manqueraient de repères pour s'orienter dans les documents. Sous diverses formes, ce sentiment d'obscurité n'est pas spécifique au public le plus captif ou à l'obligation d'exprimer verbalement son ressenti lors d'un entretien. Il s'esquisse aussi chez des visiteurs ayant eux-mêmes choisis de se rendre à l'Hôtel des Invalides et dans les mots échangés durant leur déambulation.

Lors de nos trop rares séquences d'observation, nous avons pu relever ce qu'un visiteur dit au sein du petit groupe qu'il forme avec ses amis. Ces commentaires peuvent attester d'une absence de familiarité conduisant parfois à des contextualisations décalées des documents. Dans les propos échangés, un groupe de quatre visiteurs d'une vingtaine d'années semble chercher à se repérer dans l'histoire. Ainsi face aux affiches de 1830, un homme précise « c'est juste après Napoléon, ça ». La Commune est probablement l'événement qui suscite le plus d'incertitude. L'un s'étonne « oui, c'était des républicains mais ils ont été écrasés » et son ami lui répond « oui, c'est bizarre »<sup>11</sup>. On pourrait rapporter aussi les propos de deux amis d'une vingtaine d'années face aux photographies de Paris, suite à la Commune :

« - Il a pris tellement cher l'Hôtel de Ville...

- C'est cool ces petites photos dans le cadre... [il prend une photographie] Merde il y a le flash !

-... Par contre, c'est trop mal fait pour savoir qui est qui. La Révolution de 1789... 1870, c'est plus tard... C'est la guerre contre la Prusse !... On a pris cher ! Putain, y avait plus rien. C'est la guerre contre la Prusse... contre l'Allemagne, j'suis pas sûr de ça. »<sup>12</sup>

Dans ce dernier échange, on perçoit une première tendance à identifier les scènes de destruction à la Révolution française puis finalement à les rapporter à la guerre avec une autre puissance. Dans la succession de ces hypothèses, la Commune n'est jamais évoquée. Il est difficile de savoir sur quel point son hésitation porte exactement (« j'suis pas sûr de ça »)<sup>13</sup>.

---

<sup>10</sup> Ainsi le même étudiant explique qu'« à la fin, on ne retrouve aucune affiche politique ». Durant la visite, un autre demanda à la conférencière « c'est quoi officiel ? » (observation réalisée le 5 février 2013).

<sup>11</sup> Observations réalisées le samedi 9 février 2013.

<sup>12</sup> Observations réalisées le lundi 11 février 2013.

<sup>13</sup> Est-ce sur le fait que l'année 1870 corresponde à « la guerre contre la Prusse » ? Est-ce sur le fait que la Prusse renvoie à l'Allemagne ? Ou enfin est-ce sur le lien entre les monuments détériorés et la guerre ?

Par contre, l'ami l'accompagnant n'est pas plus assuré que lui quant aux auteurs des dégâts visionnés et, par extension, quant aux logiques de l'affrontement dont ils sont la trace. Ces quelques mots saisis lors des déambulations recourent ce que les visiteurs les moins âgés évoquent lors des entretiens. Régulièrement, ils font état du « décalage »<sup>14</sup> entre le passé et le présent, rendant l'histoire relativement opaque ou leur connaissance trop parcellaire pour saisir la signification de certaines affiches<sup>15</sup>.

Cette étrangeté peut aller jusqu'à susciter la gêne et un sentiment d'illégitimité<sup>16</sup> chez certains visiteurs. Deux femmes d'une vingtaine d'années, en BTS communication, reconnaissent qu'elles n'ont pas saisies certaines affiches « au début », bien qu'« on essayait de comprendre, de lire les textes ». Un peu plus tard, l'une ajoute « la Commune, ça me parle, je ne sais pas pourquoi... la révolution.... Je me sens bête » et l'autre « moi, ça me parle pas du tout ». Elles avouent, dans un rire, qu'en approchant des affiches de mai 68, elles se sont senties « rassurées », ayant enfin le sentiment de saisir ce qu'elles voyaient. Quand on leur demande si elles ont appris quelque chose lors de leur visite, elles répondent :

« Femme 2 : j'sais pas...

Femme 1 : comment dire, c'est très flou des petites choses par ci par là. Comment les messages étaient transmis à l'époque avec beaucoup de textes, [je me] rend compte qu'ils jouaient avec les caricatures. Maintenant [il y a] plus images.... [L'exposition] montre que c'était différent, [qu'on] attirait l'œil par autre chose.

Femme 2 : [il] faut que je mette mes idées au clair. »<sup>17</sup>

Par ailleurs, ces femmes précisent qu'elles n'aimaient pas l'histoire à l'école et que leurs parents ou leurs grands-parents ne leur ont parlé ni de la Seconde Guerre Mondiale ni de Mai 68. Plus prégnants et plus exprimés parmi les visiteurs les plus jeunes, on retrouve des traces plus fragmentaires de rapports approchant à l'histoire chez des personnes plus âgées nées en

---

<sup>14</sup> Le sentiment est partagé, l'expression elle-même est prononcée par un homme né en 1988, résidant à Nantes. Il dispose d'un bac+5 et est « ingénieur en énergie » actuellement au chômage. Il se dit « beaucoup » intéressé par l'histoire et se rend plus de 3 fois par an à des expositions historiques. C'est la première fois qu'il se rend à l'Hôtel des Invalides (entretien réalisé le samedi 9 février).

<sup>15</sup> Selon une formule très suggestive « la Commune, malheureusement, c'est plus lointain, j'ai du mal à concrétiser ». Entretien réalisé avec une femme venue avec une amie, née en 1993, en licence 2 « humanité » à Nanterre. Elle se dit intéressée par l'histoire, se rend une à deux fois par an à des expositions historiques surtout qu'on elle va à l'étranger, elle venait à l'Hôtel des Invalides pour la première fois (entretien réalisé le dimanche 24 février).

<sup>16</sup> Sur le rôle décisif de la « compétence sociale », du sentiment de légitimité à prendre position, ou de l'auto-habilitation. DUCHESNE Sophie, HAEGEL Florence, « Entretiens dans la cité ou comment la parole se politiste », *Espace Temps*, n°76-77, 2001, pp. 95-109, notamment p. 100 ; GAXIE Daniel, « Cognitions, auto-habilitation et pouvoirs des « citoyens » », *Revue française de Science politique*, vol. 57, n°6, 2007, pp. 737-757.

<sup>17</sup> Il s'agit de deux amies dans la même classe en première année de BTS. La « Femme 1 » est née en 1991 et habite à Issy-les-Moulineaux. La « Femme 2 » est née en 1993 et réside à La Garenne Colombe. Les deux disent ne pas avoir « trop de temps » pour visiter des expositions. Quant à leur intérêt pour l'histoire, la première répond « ça me déplaît pas, [je ne suis] pas opposée » et la seconde « non ». Elles se sont rendues à l'exposition car elles doivent réaliser un travail sur les affiches présentées à l'Hôtel des Invalides (entretien réalisé le lundi 11 février 2013).



1958, en 1972 ou en 1981 par exemple, « [c'est] un peu pour les intellos », il « faudrait expliquer ce qu'est le XIXe siècle »<sup>18</sup>. La Commune cristallise ces difficultés probablement pour une série de motifs. Cet épisode est sûrement moins évoqué que d'autres dans l'enseignement scolaire et dans les connaissances diffuses transmises par l'environnement social et familial. Il est conjointement mal aisé d'en saisir les logiques en réalisant des analogies avec des clivages mieux connus. Il échappe tant à l'opposition monarchie/république qu'aux conflits interétatiques qui viennent plus spontanément à l'esprit du public. En ce sens, il condense, tout particulièrement, la faible acculturation à l'histoire du XIXe siècle s'esquissant dans de nombreux témoignages.

Rendre compte de ce type d'hésitation n'est pas aisé. On pourrait percevoir dans notre propos un inventaire hautain des erreurs commises par les visiteurs. Mais en relevant ces points, l'intention n'est pas de porter une quelconque disqualification. Les incertitudes sont constitutives pour certains visiteurs de leurs pratiques de visite. Elles participent à définir les cadres à travers lesquels ils visionnent les documents, s'arrêtent sur certains, en négligent d'autres, s'intéressent ou s'émeuvent. En ce sens, elles n'empêchent pas la visite mais la conditionnent.

A l'autre extrémité du spectre, il se forme un pôle disposant d'une forte ossature de connaissance sur l'arrière-fond historique de l'exposition et même sur les documents eux-mêmes. On pourrait y classer la grande majorité des visiteurs âgés de plus de 60 ans et de nombreux autres plus jeunes. Par exemple, ces deux amis ou deux frères qui réalisent leur visite ensemble. Dans la salle 1, l'un montre du doigt un document en précisant « on est encore en août », la seule mention du mois suscite l'intérêt voire l'émotion de ces deux visiteurs<sup>19</sup>. Dans la salle 2, face aux photographies de Paris, ils continuent « celle là je l'ai », « celle là je l'ai », « celle là [est] très connue ». Dans l'espace dédié à Mai 68, ils discutent : « à Caen, y avait une expo d'affiche comme ça, y en avait une qu'on avait faite, nous »<sup>20</sup>. Lors d'un entretien, une femme commissaire d'exposition précise qu'elle a appréciée les affiches de 68 car « [On perçoit] que le constructivisme a influencé les lettres des grandes affiches, les

---

<sup>18</sup> La citation est extraite de l'entretien réalisé avec un homme né en 1981 et résidant à Lyon. Sa compagne habite à Paris et ils ont réalisé la visite ensemble. Il travaille dans une bibliothèque territoriale et possède un bac+5. C'est la première fois qu'il se rend à l'Hôtel des Invalides et il visite plus de 3 expositions historiques par an (entretien réalisé le dimanche 24 février 2013).

<sup>19</sup> Devant une autre affiche, l'un condamne : « les collabos qui ont essayé de négocier avec Bismarck l'exécution de la Commune ».

<sup>20</sup> Observations réalisées le samedi 9 février 2013.

jeux de mot »<sup>21</sup>. Compétence historienne chevauchant la trajectoire biographique, compétence graphique ou artistique, ces types de profil ne sont pas rares.

Mais si les pratiques et discours attestent de la familiarité avec le passé, ils tendent plutôt à affirmer qu'il y a « toujours des zones d'ombre »<sup>22</sup>, soulignent le caractère lacunaire de leur savoir et évoquent prioritairement en entretien les éléments qu'ils ne connaissaient pas avant d'effectuer leurs visites. Or ce point mérite aussi d'être relevé. Il diffère sensiblement des discours recueillis à l'occasion d'autres expositions. Ainsi pour *C'étaient des enfants*, les visiteurs avaient souvent tendance à déclarer « on connaît déjà ». A l'inverse, à l'Hôtel des Invalides, dans nos entretiens, ces réactions sont extrêmement rares et sont, presque toujours, immédiatement nuancées. On pourrait se demander si ces variations d'une exposition à une autre dépendent de leur contenu ou de leur public. Du côté de l'histoire elle-même, il est probable que les visiteurs disposent plus communément d'une représentation *a priori* de la Seconde guerre mondiale et du génocide que de l'histoire du XIXe siècle, ne serait-ce que par les fictions et la socialisation historique diffuse. Mais il existe probablement aussi un sentiment d'être inégalement habilité à énoncer ses méconnaissances. Sans souhaiter mentir sur son savoir effectif, avancer qu'on connaît la shoah, c'est aussi se conformer à la rhétorique publique du « devoir de mémoire »<sup>23</sup>, récuser directement toute forme de révisionnisme, afficher son empathie pour les vies brisées. Il est probable que de telles attentes pèsent moins sur d'autres périodes ou sur d'autres événements, y compris, par exemple, la Révolution française et la Résistance. Ce qui serait une preuve parmi d'autres de la reconfiguration des moments historiques conçus comme fondateurs<sup>24</sup>, c'est-à-dire censés être constitutifs d'une culture commune et censés être partagés par tous<sup>25</sup>. Du côté des publics, notre corpus comporte beaucoup d'individus en cours de formation ou qui ont acquis leurs connaissances

---

<sup>21</sup> Femme, née en 1950, résidant à Rennes, commissaire d'exposition, avec un « parcours scolaire compliqué » et ne possédant pas de Master. Elle se dit « passionnément » intéressée par l'histoire mais fréquente principalement des expositions d'art contemporain. Elle ne s'est jamais rendue à une exposition organisée par la BDIC (entretien réalisé le mardi 5 février 2013).

<sup>22</sup> L'expression est empruntée à un entretien réalisé avec un homme né en 1971. Il est militant, notamment adhérent au NPA, fonctionnaire territorial et dispose d'un bac+3. Il se dit intéressé par l'histoire, se rend à plus de 3 expositions historiques par an et est déjà venu à une exposition organisée par BDIC (entretien réalisé le lundi 11 février 2013).

<sup>23</sup> Pour une réflexion sociologique sur cette notion : LAVABRE Marie-Claire, GENSBURGER Sarah, « Entre « devoir de mémoire » et « abus de mémoire » : la sociologie de la mémoire comme tierce position », in MÜLLER Bertrand (dir.), *L'histoire entre mémoire et épistémologie, autour de Paul Ricoeur*, Lausanne, Payot, 2005, pp. 76-95.

<sup>24</sup> Cette figure revient très souvent dans la littérature. Par exemple : MICHEL, Johann, *Gouverner les mémoires. Les politiques mémorielles en France*, Paris, PUF, 2010.

<sup>25</sup> Sur la notion de « consensus » : DOBRY Michel, « Le jeu du consensus », *Pouvoirs*, n°38, 1986.

par leurs carrières militantes plus que par leurs parcours scolaires<sup>26</sup>, peut-être que ce type de profil produit des spécificités quant au rapport au savoir et à la façon d'en rendre compte<sup>27</sup>. Toutefois, il ne s'agit que de pistes, non vérifiées et donc potentiellement erronées. Il n'en reste pas moins que l'extrême majorité des visiteurs évoque ces « zones d'ombre » dans leurs connaissances.

En admettant ces trous et déficiences dans le savoir même des visiteurs les plus compétents, il s'esquisse un dégradé dans l'étrangeté du passé. Pour certains visiteurs, les salles du XIXe siècle semblent opaques, jusqu'à susciter un sentiment de dépossession. Majoritairement, doter les affiches d'une signification nécessite des efforts inégaux, parfois l'ensemble apparaît « décalé » et ne suscite pas une compréhension spontanée, dans d'autres cas, seuls quelques documents provoquent de telles incertitudes. Mais cette altérité variable du passé tend à s'amoinrir par la proximité que les visiteurs entretiennent avec les thèmes et les supports traités par l'exposition.

#### *Proximité des histoires : des visiteurs entre militance et graphisme*

Les visiteurs sont d'autant plus portés à faire l'effort de se déplacer jusqu'aux Invalides, à chercher à comprendre les documents que leurs trajectoires biographiques croisent souvent l'histoire exposée.

Nous n'avons réalisé que 27 entretiens, pourtant les médias à travers lesquelles ils ont pris connaissance de l'exposition apparaissent très variés. Pour les supports papiers, il s'agit de journal du NPA (*Tout est à nous*), du magazine de la CGT ou de la CFDT, de *Causette*, de *Télérama*, du *Monde*, du magazine *L'Histoire*, de *l'Officiel des spectacles* et du *Pariscope*. Si ces périodiques suggèrent une orientation politique, plus ou moins marquée, un goût pour les sorties culturelles ou pour l'histoire, ils sont aussi très divers. Pour les supports internet, quand les individus s'en rappellent, il peut s'agir du site de la ville de Paris, de *Bonbon* ou de *Times Out*, de *City Vox* et de *Etapes : design & culture visuelle*. Seuls deux visiteurs font références aux supports télévisuels, le *Journal d'Arté* et *Télématin*. Dans la variété des lecteurs et des spectateurs de ces supports, seul un public relativement homogène fut capté par l'exposition. Deux pôles distincts se détachent, l'un attiré par la dimension politique et l'autre

---

<sup>26</sup> L'acquisition à travers les institutions partisans ou militantes d'un capital scolaire de substitution est un phénomène déjà largement démontré. Par exemple : GAXIE Daniel, « Économie des partis et rétributions du militantisme », *Revue française de science politique*, vol. 27, n°1, 1977, pp. 123-154.

<sup>27</sup> MAUGER Gérard, POLIAK Claude, PUDAL Bernard, *Histoires de lecteurs*, Bellecombe-en-Bauges, Ed. du Croquant, 2010 [1<sup>ère</sup> éd. 1999].

par la dimension graphique. Dans les deux cas, cette attraction recoupe leurs propres trajectoires biographiques. Ce serait parce que les acteurs se reconnaissent dans une histoire qu'ils cherchent à en visionner sa reconstruction<sup>28</sup> dans une exposition. Nous développerons successivement chacun de ces pôles avant de revenir sur les cas qui s'écartent, inégalement, de ces idéaux types.

Le centre du pôle le plus politisé est constitué par les individus ayant participé à « Mai 68 », qui s'en souviennent et pour qui cet engagement conserve une signification présente. Ce profil est largement surreprésenté au sein du public. Or cette séquence biographique est particulièrement significative dans leur venue à l'Hôtel des Invalides. En effet, ils l'évoquent souvent d'eux-mêmes dès la deuxième question posée, c'est-à-dire au moment de décrire les motifs de leur visite<sup>29</sup> :

« Ben... parce que... Y avait la salle de 68. J'avais les mêmes affiches sur le mur de ma chambre, j'étais à Nanterre en 68... Des choses qui m'intéressent : le féminisme, la liberté de pensée, le peuple. On sort d'une banlieue ouvrière, ça aide un peu. »

Dans la suite de l'entretien, cet homme indique qu'à cause de son activisme militant, il mit « 7 ans pour avoir un DEUG »<sup>30</sup>.

Mais l'événement originel pris isolément ne constitue pas une condition suffisante pour se rendre à l'exposition. Souvent le militantisme s'est prolongé, dans la durée, sous diverses formes. Plus encore, les différentes sphères de vie, notamment amicales et familiales, sont imprégnées par le souvenir de 1968 ou par l'engagement militant<sup>31</sup>. Ainsi, un homme se présente dès sa première phrase comme « un enfant de 68 », il évoque brièvement ses années de lycée à Marseille, les « A.G. » et les courses avec les « flics ». Mais il est conjointement adhérent à la CGT, membre d'une association de la Commune de Paris et Franc Maçon, il ne cesse de faire référence « aux copains » avec lesquels il aurait aimé partager le contenu de

---

<sup>28</sup> Selon le modèle proposé par Maurice Halbwachs. HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997 [1<sup>ère</sup> éd. 1950], p. 63 ; GENSBURGER Sarah, « Réflexion sur l'institutionnalisation récente des *Memory studies* », *Revue de synthèse*, tome 132, 6<sup>e</sup> série, n°3, 2011, pp. 1-23.

<sup>29</sup> Plus exactement : « Qu'est ce qui vous a donné envie de venir voir cette exposition ? »

<sup>30</sup> Cet homme est né en 1951, réside à Bezons, il est chef d'établissement scolaire à la retraite. Il possède un bac+2 et a obtenu divers concours et équivalences par la suite. Il se dit intéressé par l'histoire, visite plus de trois expositions par an. De ses années passées à Nanterre, il connaît la BDIC mais il ne connaissait pas les expositions organisées par la bibliothèque, par contre il a déjà visité à plusieurs reprises les Invalides (entretien réalisé le jeudi 14 février 2013).

<sup>31</sup> Sur l'importance du mode d'articulation des différentes sphères d'appartenance : HALBWACHS Maurice, *Les causes du suicide*, Paris, PUF, 2002 [1<sup>ère</sup> éd. 1930], notamment, pp. 375-376 ; *La mémoire collective*, op. cit., notamment, pp. 102-130 ; ANTICHAN Sylvain, « Penser le nationalisme ordinaire avec Maurice Halbwachs », *Raisons politiques*, n°37, 2010, pp. 17-26 ; JAISSON Marie, MARCEL Jean-Christophe, « Morphologie et mémoire », in, HALBWACHS Maurice, *Le point de vue du nombre*, édition critique sous la direction d'Eric Brian et Marie Jaisson, Paris, INED, 2005, pp.101-110.

l'exposition<sup>32</sup>. Il serait possible d'évoquer nombreux récits convergents, par exemple, celui de deux amis retraités pour qui « 68, c'était notre génération » et qui développent :

« Homme 1 : ça reste ancré un peu...

Homme 2 : [les slogans] « CRS=SS »...

H1 : on habitait Boulogne, Boulogne-Billancourt...

H2 : place nationale [pas loin de] l'usine Renault.

H1 : on était encore étudiants, lycéens, on suivait ça d'assez près. Malgré les difficultés avec les parents...

H2 : toi t'avais moins de problème que moi.

H1 : [il bredouille quelque chose approximativement : oui mais quand même]

H2 : c'était notre petit comité...

H1 : un bon groupe... y en avait qui venaient des scouts, d'autres des révolutionnaires, un mouvement [divers]... la maison des jeunes... Ca fait 50 ans qu'on se connaît.

*Relance: Et vous vous voyez encore ?*

H1 et H2 : oui, une bonne partie...

H2 : un bon pourcentage, une bonne moitié. Un groupe d'une cinquantaine.

H1 : on avait monté un club de jeunes à Boulogne. La première chose [qu'on avait faite] c'était [d'organiser] un Noël pour les personnes âgées. Personne n'était dans le métier, on avait monté un spectacle, une comédie musicale à notre sauce. [D'abord] avec les petits vieux puis on a développé pendant 4, 5 ans... y avait du grabuge.

H2 : le militantisme...

H1 : on était en plein dedans.

H1 : si vous voulez savoir, on a remis en état un bus à plateforme, on a jamais eu l'autorisation de rouler, jamais eu l'autorisation de rouler [il parle ensuite de l'échec du passage aux Mines].

H2 : [il a été refusé à cause] du frein à main et des vis [il dit qu'il manquait plein de vis].

H1 : pour faire les ballades, on était en relation avec un autre groupe de Saint-Cloud qui avait un bus. »<sup>33</sup>

Au moment de recueillir les renseignements sur le profil social des enquêtés, l'un se présente comme « Bac moins un » et ajoute que sa formation initiale a largement pâti de son engagement. Les deux extraits cités montrent comment les relations nouées par le militantisme, parfois dès mai ou juin 68 irriguent les réseaux sociaux, surtout amicaux, des individus. Cette prégnance dans les sphères quotidiennes de vie réactualise l'engagement initial et le dote d'une forte signification. Différentes témoignages n'évoquent pas directement cet environnement social, par contre ils attestent que l'expérience du militantisme, parfois même celle de Mai 68, n'est pas celle d'un homme ou d'une femme mais celle du couple. Là encore, l'engagement passé et présent est une composante participant aux relations

---

<sup>32</sup> Homme, né en 1950, inspecteur d'impôt à la retraite, baccalauréat. Il se dit « moyennement » intéressé par l'histoire et visite plus de trois expositions historiques par an. Il ne s'est jamais rendu à une exposition organisée par la BDIC (entretien réalisé le mardi 5 février 2013).

<sup>33</sup> L'homme 1 est né en 1949 et réside à Orly Ville. Il est à la retraite et travaillait avant pour les aéroports de Paris, maîtrise d'ouvrage dans l'ingénierie aéronautique, « bac-1 ». Selon lui, « plus je vieilliss, plus je m'intéresse à l'histoire ». L'homme 2 est né en 1950 et réside à Lagny-sur-Marne. Il est retraité, ancien directeur technique dans le bâtiment, diplômé d'un BTS. Il se dit aussi de plus en plus intéressé par l'histoire et vient de s'inscrire à l'université inter-âge. Ils visitent très régulièrement des expositions tous les deux mais elles ne portent pas nécessairement sur l'histoire (entretien réalisé le 5 février 2013).

interpersonnelles et occupant leurs souvenirs communs. Finalement, pour le profil « politique », ce chevauchement des groupes d'appartenance apparaît constitutif de leur venue à l'exposition.

Or l'évocation de ces souvenirs se prolonge d'une tranche d'âge à une autre. Par certains, ils correspondent à l'enfance, l'ambiance particulière des « dix ans » d'un enquêté, des « coups de fil un peu apeurés des oncles » résidant à Paris, au « sentiment de l'époque, [au] poids de l'autorité paternelle, [au] régime très corseté »<sup>34</sup>. Pour d'autres, ce sont les anecdotes racontées par le « grand frère soixante huitard »<sup>35</sup> ou les « parents », la « mère », cela « paraît assez proche »<sup>36</sup>. Ils partagent avec leurs aînés le fait que ces souvenirs, plus ou moins indirects, recourent leurs propres engagements politiques. De ces expériences, il découle une double affinité au contenu de l'exposition. Mai 68 est la matrice d'un attrait plus large pour l'histoire des luttes et des révolutions. Cette appétence prend aussi la forme d'une attirance pour le support lui-même. Ainsi le militant CGT, déjà cité, se rappelle que dès 68 et durant toute sa carrière syndicale, « [on faisait de l'] affichage à donf. [On était] très afficheurs, [on] renouvelait sans arrêt »<sup>37</sup>. Un couple, celui dans le mari avait « 10 ans » en 1968 et la femme 3 ans disent qu'à travers plusieurs syndicats dont la CFDT et Solidaires, ils furent amenés à rédiger des tracts et des affiches<sup>38</sup>. Un homme né en 1972, militant NPA, précise qu'il en colle souvent et parfois en conçoit<sup>39</sup>. La femme née en 1981 qui écoutait les récits de sa mère, syndiquée à la CFDT, précise qu'elle a une affiche de mai 68 placardée dans ses toilettes<sup>40</sup>.

Une autre matrice de la socialisation historique et politique pourrait être l'école. Souvent les enquêtés évoquent l'apprentissage scolaire de l'histoire au détour d'une réponse, d'ailleurs majoritairement pour pointer ces manques, surtout au sujet de la Commune. Mais là, encore,

---

<sup>34</sup> Entretien réalisé avec un couple. Le propos est tenu par le mari. Il est né en 1957 et habite Toulouse. Il est météorologiste, bac+2. Il évalue son intérêt pour l'histoire à « moyen+ », se rend de 2 à 3 fois par an dans une exposition historique et ne connaissait pas ce lieu (entretien réalisé le lundi 11 février 2013).

<sup>35</sup> Entretien réalisé avec un groupe de trois amis. Le propos est tenu par un homme, né en 1969, résidant à Montreuil, consultant en formation, bac+5. Il se rend à plus de trois expositions historiques par an et ne connaissait pas la BDIC (entretien réalisé le samedi 9 février 2013).

<sup>36</sup> L'entretien est réalisé avec un couple. Le propos est tenu par la femme, née en 1981 et habitant Paris. Elle est cadre dans la fonction publique, bac+4. Elle se rend à plus de 10 expositions par an « au minimum » mais plutôt des expositions de peinture. C'est la première fois qu'elle se rend à une exposition de la BDIC (dimanche 24 février 2013).

<sup>37</sup> Entretien déjà cité, pour rappel : Homme, né en 1950, inspecteur des impôts à la retraite, résidant à Paris, Bac, franc-maçon (mardi 5 février 2013).

<sup>38</sup> A l'exception de la date de naissance (1965), la femme a un profil très similaire à son mari. Ils habitent ensemble à Toulouse, sont tous les deux météorologistes, bac+2, vont à 2 ou 3 expositions historiques par an. Alors que l'homme définit son intérêt pour l'histoire comme « moyen+ », il ne serait que « moyen » pour elle. Ils ne sont jamais venus à BDIC (entretien réalisé le lundi 11 février 2013).

<sup>39</sup> Entretien déjà cité, pour rappel : Homme, né en 1971, fonctionnaire territorial, bac+3, intéressé par l'histoire, plus de 3 expositions historiques par an et connaissant déjà la BDIC (entretien réalisé le lundi 11 février 2013).

<sup>40</sup> Pour rappel, cette femme venue en couple, habite Paris, est cadre de la fonction publique, bac+4, fréquente beaucoup les expositions mais plutôt artistiques (dimanche 24 février 2013).

la scolarité ne semble jouer un rôle décisif que quand elle entre en interaction avec d'autres cercles sociaux, d'abord familiaux. Ainsi une enquêtée, âgée de 25 ans, raconte :

« Dans le cadre familial, [la Commune] était souvent évoquée comme quelque chose de noble. Dans les discussions, c'est une période dont j'ai entendu parler. Quand je racontais ce que je faisais au collège, on me demandait si on avait parlé de la Commune. On s'étonnait qu'on n'en parle pas plus à l'école. Petite, j'avais l'impression que c'était une grande avancée révolutionnaire, quelque chose de noble, que je devais admirer ou apprécier. [...] J'ai écouté ce que disait la famille, et j'ai plus tendu l'oreille à l'école quand on en parlait. »<sup>41</sup>

Elle stipule sans plus de précisions que ses parents sont « militants ». Bien que politisée, elle n'aurait aucun engagement politique ou syndicat direct. Mais elle évoque bien un goût particulier pour les affiches qui serait lié à sa participation, quand elle était « petite » à « poème affiche ».

On pourrait encore accumuler les cas, mais ces citations et ces trajectoires rendent sensible le processus le plus généralement observé chez les visiteurs attirés par la composante « politique » de l'exposition. La présence d'affiches de Mai 68 est souvent un élément déclencheur dans leur décision de se rendre à l'Hôtel des Invalides. Mais cet épisode cristallise un intérêt plus large pour l'histoire des luttes politiques et pour les affiches. Pour que cet intérêt soit suffisamment fort pour susciter le déplacement, il semble devoir chevaucher différentes sphères d'appartenance. La simple participation à Mai 68, son évocation par la famille, ou la socialisation scolaire n'apparaissent pas, pris isolément, comme des facteurs suffisants. C'est parce que ces données croisent des engagements plus durables, des investissements dans d'autres sphères sociales qu'elles s'insèrent dans l'univers de sens des acteurs.

Des entretiens réalisés, il se dégage un second idéal type. Il a pour noyau les visiteurs les plus jeunes, ceux d'une vingtaine d'années, et se diffuse en se raréfiant chez le public plus âgé. Pour ces cas, le cadre scolaire joue un rôle déterminant. Ce sont généralement des étudiants en graphisme, très souvent en BTS, et ils ont généralement pris connaissance de l'exposition par le biais de leurs enseignants. Cette intervention a pu prendre des formes

---

<sup>41</sup> Elle réalisa la visite avec son conjoint (PACS). Dans la discussion, ce dernier précise que dans sa famille on en parlait « pas trop, pas du tout ». Il « a appris [son existence par les] cours d'histoire ». Ils sont nés en 1988 et résident à Cachan. La femme est professeur des écoles et l'homme travaille dans la « mécanique », ils se rendent à plus de trois expositions par an et c'est leur première venue à la BDIC (dimanche 24 février 2013). Une femme, née en 1985, assistante de politique audiovisuelle, bac+8, « expoivore [sic] », résidant depuis peu à Paris, met aussi en avant le rôle de l'apprentissage scolaire. Mais ce rôle décisif n'est compréhensible qu'en scrutant les différentes sphères de vie. Sa mère est institutrice, particulièrement investie dans son travail, et sa famille est « très militante » dans son ensemble. Elle ne fait part d'aucune appartenance à une institution politique. Sa passion pour l'histoire est orientée politiquement. « L'armée pas du tout », « le côté napoléonien et Louis XIV me refroidit », « Napoléon me glace le sang », « la mégalomanie de cet homme me perturbe » (entretien réalisé le dimanche 24 février 2013).

variées. Certains, en demandant de réaliser un travail à partir des documents présentés (« choisir 3 affiches et les comparer »), obligent ou presque leurs étudiants à s’y rendre<sup>42</sup>. D’autres, en disposant des tracts sur leur bureau et en les faisant lire à haute voix devant la classe, les incitent seulement. Le regard porté sur l’exposition est structuré par cette formation et ils perçoivent dans les affiches d’abord la dimension graphique, voire esthétique. En ce sens, leur expérience recoupe celle d’une partie du public plus âgé. Pour expliquer son attirance pour l’exposition, un homme de 40 ans dit qu’il a « pu travailler dans une entreprise où il y avait beaucoup de graphisme », il serait ainsi devenu particulièrement sensible aux façons d’« illustrer [un] propos »<sup>43</sup>. Un autre âgé de 50 ans précise qu’il a « fait une formation de maquettiste presse », il a une « sensibilité à la mise en page, à la typographie »<sup>44</sup>. Enfin une femme de 63 ans, commissaire d’exposition « travaill[ant] avec des artistes contemporains » et porte d’abord son attention sur les « typographies, [les] couleurs »<sup>45</sup>. Ils ont en commun d’être particulièrement attirés par la quatrième salle, les travaux de Vincent Perrottet et de Pierre Di Sciullo, qu’ils connaissaient et appréciaient souvent déjà avant leur visite. Ainsi un étudiant en première année BTS, originaire d’Orléans et venu à Paris pour ses études, explique :

« [Quand j’ai] commencé, j’ai vu tout de suite le truc. Avant même de regarder l’écriteau. Je connaissais déjà « Va t’amuser ». Je trouve [ça] assez marrant. [Un] paradoxe qui amène à lire de loin et à se rapprocher. [C’est] visuel, [c’est plus des] slogans, [Ca a] une première impact visuelle. »<sup>46</sup>

La commissaire d’exposition rend compte d’une expérience approachante :

« Je suis rentré d’abord ici [en montrant la salle contemporaine] car ça m’a attiré, [puis j’ai] fait le tour puis je suis retourné dans cette salle. »

Le public doté d’un rapport « graphique » aux objets vient d’abord pour les affiches les plus récentes ou dispose d’affinités électives avec ce contenu. Mais ce même regard peut se déployer pour les salles exposant l’histoire du XIXe siècle. C’est ce que montre, cet extrait de notre journal de terrain transcrivant les propos échangés entre deux amis lors de leur visite :

---

<sup>42</sup> C’était le cas pour les deux jeunes filles possédant un fort sentiment d’illégitimité.

<sup>43</sup> Homme, né en 1973, résidant à Paris, documentaliste en entreprise. Il possède une maîtrise d’histoire (portant sur l’histoire de la construction européenne). Il se rend surtout à des expositions artistiques mais est déjà allé à une exposition organisée par la BDIC (entretien réalisé le jeudi 14 février).

<sup>44</sup> Il réalise sa visite avec 3 amis. Homme, né en 1963, résidant à Créteil, rédacteur administratif. Il se rend à plus de 3 expositions historiques et n’est jamais allé à une exposition de la BDIC (samedi 9 février 2013).

<sup>45</sup> Femme déjà citée au sujet du « constructivisme », née en 1950, résidant à Rennes, fréquentant plutôt les expositions d’art contemporain et « passionnée » intéressée par l’histoire (mardi 5 février 2013).

<sup>46</sup> Homme, né en 1993, résidant à Paris, vivant à Orléans jusqu’à récemment, 1<sup>ère</sup> année de BTS graphisme et design. Il dit faire « le plus d’expositions possibles, le mieux une par semaine », surtout des expositions concernant le « graphisme » et la « période contemporaine » comme au Centre Pompidou qu’il apprécie particulièrement. Il n’est jamais venu à BDIC (samedi 9 février).



Ils entrent dans l'exposition le lundi 11 février à 10h20. Leur première remarque est « y a plein de trucs à casser ». Ils se rhabillent en lisant le premier texte mural, l'introduction de section. Ils s'arrêtent d'abord face à l'affiche « Plus de Bourbons », et disent « celle là, elle est cool ». L'un ajoute « quelle horreur » et « c'est bizarre que ce soit écrit comme ça ». Mais son ami est déjà passé à une autre affiche (« Aux Français »), il fait remarquer que « les points d'exclamation sont stylés ». Ils restent tous les deux face à elle et échangent autour de sa typographie. Puis ils retournent à la Révolution française, « c'est celle là l'affiche des Trois Urnes », « Olympe de Gouges », « celle qui a fait naître [l'affiche] ». L'un ajoute « c'est drôle ça ». Il lit à haute voix « tribunal extraordinaire et révolutionnaire », « c'est pas n'importe quoi ». L'autre photographie le texte. Les deux amis passent ensuite au buste d'Auguste Comte, regarde le cartel, « c'est un grand monsieur » puis l'un photographie le cartel. Sur 1848, ils s'arrêtent devant l'affiche « Au nom du peuple français » :

H1 : t'as vu la qualité des typos ? Les décalés, les espaces pour les noms. Je suis sûr que Philippe l'aurait fait.

H2 : Ce film *Royal Affair* [...] [il y avait] encore l'esclavage... Tu les voyais afficher plein de lois...

Ils avancent et rigolent devant l'affiche « comité électoral », puis en montrant une estampe, « ça devait être le *dawa* » (cf. le bazar). Devant les affiches de la Commune, l'un précise « là, on voit vraiment... comme ça s'appelle... quand le plomb a tapé et ça s'enfonce un peu trop. [je cesse un instant de les observer]. En salle 3, « ils défonçaient les papiers, y a des papiers colorés assez funky », « j'kiffe cet encadrement ». Devant les lettres exposées en vitrine « t'en trouves en brocante, tu vas aux Puces, tu marchandes » « moi j'ai un T comme ça ». L'un regarde une caricature (« interdit de déposer des ordures ») et dit « il vidait leur truc le long des murs des bâtiments publics », « C'est bon ! On voit le texte qui passe dans la tête ».

L'entretien réalisé à la suite de leur visite apprend qu'ils sont étudiants en 4<sup>e</sup> année à l'école des Arts décoratifs<sup>47</sup>. Cet extrait particulièrement riche atteste que les affiches sont perçues par les cadres spécifiques à leurs groupes d'appartenance, en premier lieu, ceux acquis par leur formation.

Les acteurs appartenant au pôle « graphisme » ne mettent pas nécessairement en avant le contenu politique des affiches. Cette dimension peut même être entièrement marginale dans la décision de se rendre à l'exposition et dans leur relation aux documents. Le visiteur ayant déménagé d'Orléans à Paris pour ses études précise :

« [J'avais] compris « actualité », [je ne suis pas venu] pour l'engagement. [Je ne suis] pas venu pour affiche-action »

---

<sup>47</sup> Ils sont tous les deux nés en 1989. Le premier habite Paris, se dit de « plus en plus » intéressé par l'histoire et fréquente 2 à 3 expositions historiques par an. Le second habite Vincennes, se dit « beaucoup » intéressé par l'histoire, se rend « assez souvent » dans ce type d'exposition. Pour les deux, il s'agit de leur première venue à la BDIC (lundi 11 février 2013).

Mais, pour d'autres, l'intérêt graphique ne se substitue pas à l'attitude politique, les deux dimensions se soutiennent et se renforcent mutuellement. Lors de l'entretien les deux amis en 4<sup>e</sup> année à l'école des Arts décoratifs n'ont que très peu évoqués le contenu politique des affiches. Mais au moment de résumer le thème de l'exposition, l'un choisit l'expression, la « résistance par rapport à l'ordre établi ». Quand je lui demande si cette dimension de « résistance » est importante à ses yeux, il répond « [On est] presque venus pour ça : Quel rôle peut avoir quelqu'un qui fait des affiches ? » Or, pour ces étudiants, leur venue n'est pas liée à une incitation directe du corps enseignant. Ce témoignage esquisse les propriétés partagées par le public appartenant au pôle « graphisme », non contraint par l'institution scolaire à faire le déplacement. Dans ces cas, la culture graphique se redouble d'une attention particulière au politique et d'une orientation à « gauche ». Leur présence est aussi souvent favorisée par le fait que l'exposition fasse écho à leurs expériences dans différentes sphères de vie. Ainsi, ils viennent aux côtés d'amis disposant d'un profil plus directement « politique » ou ayant connus dans leurs biographies des séquences de militantisme. Exceptionnellement, leur penchant propre est actualisé par la contribution d'un membre de leur famille à la réalisation de l'exposition. Chez ces acteurs, il se dégage, selon des modalités spécifiques, les mêmes propriétés que celles perçues pour l'idéal type « politique ». L'activité de « graphisme », prise isolément, n'est pas un facteur discriminant le choix de se rendre aux Invalides. C'est parce que l'exposition recoupe des pratiques et des attitudes entretenues dans divers groupes auxquels ils appartiennent, souvent les plus immédiats et les plus structurants, qu'ils décident de faire le déplacement.

Parmi les personnes rencontrées, seules deux ne se conforment pas aux pôles dégagés. Elles mettent directement en avant la dimension politique du contenu mais le qualifie plutôt de « citoyen » ou de « civique ». Dans leur rapport au politique, elles valorisent les attributs de la citoyenneté et elles votent à chaque élection. Si la présence d'affiches de Mai 68 fut décisive dans leur venue, elles ne font état ni d'une forme de militantisme qu'il soit partisan, syndical ou plus diffus ni d'une participation directe à l'événement. L'une, documentaliste de profession, est aussi particulièrement attentive à la dimension matérielle des affiches, (la typographie, la mise en page)<sup>48</sup>. Elles ont en commun d'être les deux seules interviewées évoquant directement la BDIC et fréquentant sa bibliothèque ou ses

---

<sup>48</sup> Femme, née en 1950, résidant à Paris, documentaliste, bac+3, très intéressée par l'histoire (entretien réalisé le samedi 9 février 2013).

expositions<sup>49</sup>. L'enseignante de physique à la retraite précise même qu'elle vient « régulièrement voir des expos ici », car « à cet endroit, il y a des expos « à gauche » », « assez progressistes » ce qui lui semble « étonnant » à côté du « musée de l'armée »<sup>50</sup>. Ces profils possèdent des attributs traversant les deux pôles du public, forte appétence pour le politique et, pour l'une, sensibilité au graphisme par son expérience professionnelle. Mais, dans les brefs entretiens, les identifications à la « gauche » et à la « citoyenneté » remplacent les revendications d'appartenance politique plus clivées et les références à la BDIC se substituent à celles plus communes des sphères quotidiennes de vie.

Les visiteurs se rendent ainsi à la même exposition mais pas nécessairement pour y rencontrer les mêmes choses ni avec l'intention de les visionner de la même manière. Certains attributs apparaissent entretenir des affinités électives avec un type de visiteur. Le degré de compétence historique est inégal, il apparaît régulièrement plus élevé dans le pôle « politique ». L'attention à la matérialité de l'affiche est différenciée, elle apparaît plus prégnante auprès du pôle « graphisme ». La politisation de la relation aux documents est aussi variable. Pour autant, aucun de ces critères ne discrimine de façon certaine l'appartenance à un type ou un autre. L'acculturation à l'histoire et les formes de politisation dépendent aussi de l'âge du visiteur. L'attrait pour l'imaginaire politique ou visuel n'est pas monopolisé par une partie du public. La variable la plus discriminante tient dans la salle, et donc la période historique, provoquant l'enthousiasme le plus systématique et le plus élevé. Les enquêtés les plus portés vers les arts visuels citent nécessairement la quatrième salle. Ceux tournés vers le « politique » privilégient sans exception la Commune. Du côté « graphisme », certains ont pu apprécier les salles dévolues au XIXe siècle mais elles ont pu également ne susciter que peu d'intérêt voire de l'incompréhension. Par contre ils font tous preuve d'enthousiasme pour les affiches les plus récentes. A l'inverse, du côté des plus politisés, certains ont pu se sentir concernés par la quatrième salle mais d'autres s'en détournent et la critiquent<sup>51</sup> alors qu'ils sont unanimes au sujets des espaces consacrés à la Commune. C'est dans cette répartition

---

<sup>49</sup> D'autres ont pu déjà se rendre à la BDIC, mais ce sont les deux seules qui évoquent la BDIC pendant l'entretien et pas seulement pour la fiche signalétique. Pour la documentaliste, dès la deuxième question : « Je savais aussi que des personnes de la BDIC en 68 se chargeaient de récupérer les affiches dans les rues. Soit par adhésion, soit par soucis professionnel. Probablement, comme souvent, un peu des deux. » Elle précise, suite à une relance, « je suis documentaliste, [je suis] allée à la BDIC, un personne m'a racontée l'anecdote [sur] ce que ses collègues ont récupérés ».

<sup>50</sup> Femme, née en 1947, habitant Paris, enseignante à la physique à la retraite, bac+4, visitant plus de 3 expositions historiques par an, déjà venue à la BDIC (samedi 9 février 2013).

<sup>51</sup> Par exemple, une femme née en 1947 affirme n'avoir « pas trop aimée, ça ressemble aux choses des nuits blanches, j'accroche pas... [C'est] peut-être mon âge, [mais j'ai un] *i phone*, [un] *i pad*... mais [j'ai] pas accrochée ». L'un né en 1957 se dit « pas trop touché ». Pour un autre, né en 1971, ce n'est « pas très intéressant », pour un plus jeune né en 1989 « [c'est fait pour] donner envie de lire mais [on] ne lit pas... c'est répulsif » etc.

différenciée des attirances que réside le principe distinguant le plus systématiquement les pratiques.

Dans ces arrêts et ces émotions contrastés, Mai 68 joue un rôle singulier. Cet espace opère un lien entre les pratiques distinctes et participe à la commensurabilité des « toiles de signification » hétérogènes. Le point de jonction entre les deux types de visite s'effectue autour de Mai 68. L'événement déploierait sa traîne politique sur le XIXe siècle, au sens qu'il serait à l'origine d'un intérêt plus étendu pour l'histoire. Mais il féconderait aussi les productions les plus actuelles, l'intérêt pour les affiches les plus récentes incorporant ce passé. Mai 68 cristallise alors une triple contemporanéité : politique, événementielle et visuelle. Il en découle une chronologisation implicite du passé par les visiteurs eux-mêmes. Avant 1968, il s'agirait de l' « histoire ». Les individus peuvent entretenir avec l'histoire un rapport déférent, affirmant la volonté jamais satisfaite de la connaître ou, au contraire, y percevoir quelque chose d'étrange. Dans les deux cas, la relation avec ces périodes est marquée par une forme de distance, qu'il convient de combler ou qui semble infranchissable. Les affiches les plus récentes sont inégalement perçues comme le présent de l'histoire. Certains visiteurs âgés y perçoivent le prolongement de l'histoire des luttes politiques. Parmi les plus jeunes, certains s'identifient spontanément à ces expressions visuelles. Mais quelque soit l'âge, pour d'autres, ce présent marquerait une rupture avec les temps antérieurs. Il est alors associé à une forme d'insignifiance passagère, incapable de produire à son tour de l'histoire. Entre les deux, Mai 68 et les années 70 condensent le passé constitué comme actuel. Tous les visiteurs interrogés reconnaissent immédiatement les thèmes portés par les luttes de l'époque, ils se reconnaissent même souvent dans ces luttes. L'allure générale des documents est familière et la date semble transparente. Si une période historique est commune à tous les visiteurs, si un épisode tisse un lien entre des trajectoires biographiques contrastées, il s'agit bien de Mai 68. De façon peut-être contre-intuitive, ce rôle n'apparaît pas ici dévolu, comme on pourrait s'y attendre, à la Résistance et à la Seconde Guerre Mondiale<sup>52</sup>. Cette périodisation par les acteurs recoupe leurs prédispositions à la visite. Les effets cumulés de leurs diverses socialisations construisent, selon des modalités variables, un rapport immédiat à Mai 68. Mêmes quand les sensibilités esthétiques et politiques divergent par ailleurs, elles se rencontrent autour de cette date.

Pourtant les pratiques de l'exposition ne se réduisent pas à une simple reproduction mécanique des prédispositions acquises dans divers lieux de sociabilité. Un indice explicite ce

---

<sup>52</sup> La presse exposée en salle 2 peut opérer aussi ce type de lien entre des pratiques et des trajectoires hétérogènes. Toutefois alors que Mai 68 est presque toujours cité, cette machine ne l'est pas systématiquement.

point. Le contenu de l'exposition diffère souvent significativement de l'image que les visiteurs s'en faisaient avant d'y pénétrer. Ainsi, leurs attentes ne sont pas toujours comblées. « Y a pas beaucoup d'images » fut, par exemple, la première réaction et déception d'un couple s'avançant avec un landau dans l'exposition<sup>53</sup>. L'étudiant originaire d'Orléans pensait qu'elle commençait « à la fin du XIXe siècle avec Toulouse-Lautrec [et les] peintres affichistes » ou encore « j'imaginai plutôt 68 et après »<sup>54</sup>. D'autres pensaient y retrouver plus massivement les mouvements ouvriers, les actions syndicales, les luttes anti-racistes, la Grande Guerre ou le Front populaire par exemple. Les visiteurs d'abord attirés par Mai 68 ressortent souvent intéressés ou touchés par d'autres affiches, parfois même déçus par la quantité ou la qualité des affiches exposées sur cette période. Bien que leurs anticipations diffèrent de ce qui fut effectivement présenté, ils ne sont pas pour autant déçus par leur visite<sup>55</sup>. Au cours de la pratique, les intérêts *a priori* peuvent se déplacer ou se compléter. Leurs inclinations et leurs cadres de perception sont transposés à des documents auxquels ils ne pensaient pas nécessairement avant de réaliser la visite. Evidemment ces redéploiements sont partiels, mais ils suggèrent bien qu'il se joue quelque chose dans l'acte de visite en lui-même.

### **L'acte de visite : l'étrangeté du passé au prisme du quotidien**

Seules une ethnographie ou une ethnographie quantifiée auraient permis de typifier en détail les pratiques effectives de l'exposition<sup>56</sup>. Nous sommes ici obligé de travailler non sur les pratiques elles-mêmes mais sur ce que les acteurs disent de leurs pratiques, ce qui ne va pas sans poser de problème. Sans soupçonner le mensonge, les acteurs n'ont que rarement une conscience claire et réflexive des gestes effectués, leurs verbalisations ayant ainsi toujours une part de reconstruction *a posteriori*. Malgré ces limites, les entretiens permettent quand même de formuler un certain nombre d'hypothèses.

---

<sup>53</sup> Observations réalisées le dimanche 24 février 2013.

<sup>54</sup> Pour rappel, Homme, né en 1993, résidant à Paris, 1<sup>ère</sup> année de BTS graphisme & design (samedi 9 février 2013).

<sup>55</sup> Peut-être parce qu'ils ne furent pas directement sollicités sur ce point ou parce qu'ils ne se sentent pas suffisamment légitimes pour formuler un tel jugement, les évaluations négatives d'ensemble ne font pas parties des catégories spontanément manipulées par les publics. Les critiques sont parfois des auto-critiques de leurs propres capacités. Quand elles portent sur l'exposition elle-même, elles ne remettent pas en cause l'affirmation d'une adhésion générale à son contenu ou, du moins, à certaines de ces parties.

<sup>56</sup> Pour un travail fondateur : LEVASSEUR Martine VERON Eliséo, *L'espace, le corps, le sens : ethnographie d'une exposition : « Vacances en France »*, Paris, éd. Service des Etudes et de la Recherche de la BPI/Centre G. Pompidou, 1983.

Le témoignage des deux étudiantes en BTS dotées d'un fort sentiment d'incompétence et d'illégitimité peut fournir une série de repères pour saisir le rapport que les visiteurs entretiennent aux documents. Après qu'elles eurent avouées le sentiment d'inintelligibilité suscité par les espaces consacrés au XIXe siècle, je leur demande si elles ont quand même lues certains documents, en prenant par exemple la première salle :

« F2 : le truc avec les cavaliers, arrêtez de galoper [elle évoque ici l'affiche interdisant lors de la Commune de circuler au galop dans les rues de Paris].

F1 : les boulangers.

F1 : on s'est arrêté sur les deux car [il y avait] moins de texte que sur les autres, donc on a lu les textes [rires].

F1 : ça nous a fait sourire, c'est peut être pour cela qu'on les a le plus retenues.

F2 : j'suis cavalière.

F1 : [elle dit dans un rire, approximativement, que, par contre, elle n'est pas boulangère]

F1 : c'est moins commun, au jour d'aujourd'hui...

F2 : avec l'histoire des chevaux qui se trouvent de la viande de bœuf [l'entretien se passe au moment du scandale].

F2 : [on a aussi lu] toutes les affiches sur les femmes [elles passent ici aux années 70 du XXe siècle].

F1 : la caricature après la photo sur la contraception. »<sup>57</sup>

L'extrait pourrait faire sourire mais il condense assez fidèlement les processus les plus généraux verbalisés lors des entretiens. D'abord, comme les autres visiteurs, le visionnage et la lecture des documents sont très sélectifs. Leurs propres univers de sens et d'intérêt constituent le prisme à travers lequel elles opèrent un tri au sein des affiches exposées. Elles retiennent les documents qui corroborent leurs habitudes de lecture, probablement peu orientées vers les textes longs comportant les traces langagières de leur ancienneté. Elles sont particulièrement attirées par les documents faisant échos à leurs propres expériences routinières : leur statut de « femme » et la pratique de la « contraception », le sport équestre et les informations les plus récentes corroborant leurs soucis quotidiens, comme le scandale alimentaire de la viande bovine. Mais il faut aussi garder en mémoire que, pour elle, le passé ne prend sens qu'à partir de Mai 68. Or elles ont lu des documents portant sur la Commune. En ce sens, il serait particulièrement hasardeux d'opposer le quotidien à l'abstrait, l'émotion à l'intérêt intellectuel. Le quotidien et la sensibilité sont au principe d'un élargissement du regard vers certains aspects d'un passé qui, généralement, ne suscitent ni l'intérêt ni l'émotion. Autrement dit, dans les visionnages effectifs des documents ces deux composantes

---

<sup>57</sup> Pour rappel : il s'agit de deux amies venues à l'exposition pour réaliser un travail dans le cadre de leur première année de BTS. La femme 1 est née en 1991, vit à Issy-les-Moulineaux, n'est pas particulièrement intéressée par l'histoire (« ça me déplaît pas »). La femme 2 est née en 1993, vit à La Garenne-Colombes et n'est pas intéressée par l'histoire. Elles ne se rendent pas régulièrement à des expositions (« pas trop le temps »). Entretien réalisé le samedi 9 février 2013.

d'interpénètrent et se conditionnent mutuellement. Dans un large dégradé, ces propriétés traversent l'extrême majorité des témoignages recueillis.

*L'exposition historique ou le plaisir de ne pas lire l'histoire : la trace matérielle du passé*

Sur 46 enquêtés, un seul affirme avoir réalisé un visionnage et une lecture exhaustifs des documents, ce qui ne va pas sans susciter l'étonnement du groupe qu'il formait avec ses amis (« même les trucs écrits à la main ? »)<sup>58</sup>. Pour ce public, il n'est donc pas illégitime d'énoncer à un enquêteur les ellipses et raccourcis empruntés. Surtout, les visites semblent majoritairement très sélectives<sup>59</sup>. Certains affirment en avoir lus « les trois quart »<sup>60</sup>, « deux sur trois » ou « une sur deux »<sup>61</sup>. Plus généralement, ils reconnaissent avoir eu « du mal à lire les affiches jusqu'au bout »<sup>62</sup>, les avoir « au moins parcouru, lus quelques phrases »<sup>63</sup>, d'avoir lu « un petit peu, en vitesse »<sup>64</sup>, « brièvement », de « survole[r] »<sup>65</sup>, d'être « passé très vite »<sup>66</sup>, de lire « les titres, un peu les cartels » et « quelques petits textes »<sup>67</sup>.

L'information la plus significative est probablement que même les documents perçus comme les plus intéressants ou touchants ne sont pas nécessairement entièrement parcourus. Ainsi une jeune femme, en année sabbatique après une hypokhâgne, dit avoir été particulièrement touchée par les « Trois Urnes » mais, suite à une relance, elle précise qu'elle ne l'a « pas lu

---

<sup>58</sup> Il s'agit d'un des hommes composant le groupe de 3 amis dont le témoignage a déjà été cité. Il est né en 1969, vit à Montreuil et, suit à un bac+5, est consultant en formation. Il se rend à plus de trois expositions historiques par an et ne connaissait pas la BDIC avant cette exposition (entretien réalisé le samedi 9 février 2013).

<sup>59</sup> Sur ce point : PASSERON Jean-Claude, « L'usage faible des images : Enquêtes sur la réception de la peinture », in, *Le raisonnement sociologique*, Paris, Albin Michel, 2006 [1<sup>ère</sup> éd. 1991], pp.399-442.

<sup>60</sup> Cette femme est issue d'un autre groupe d'amis réalisant la visite le même jour. Ils sont 4 et c'est elle qui aurait eu l'idée de cette sortie. Elle est née en 1990, réside à Boulogne-Billancourt, est banquière et possède un bac+3, elle se dit « moyennement » intéressée par l'histoire et va à plus de 3 expositions historiques chaque année (entretien réalisé le samedi 9 février 2013).

<sup>61</sup> Il s'agit du couple toulousain déjà cité. Pour mémoire, le mari est né en 1957, la femme en 1965. Ils disposent d'un bac+2 et sont météorologistes. Ils visitent 2 à 3 expositions historiques par an et ne connaissent pas la BDIC. L'homme se considère « moyen+ » intéressé par l'histoire et la femme « moyen ».

<sup>62</sup> Entretien déjà cité : Femme, née en 1947, habitant Paris, enseignante à la physique à la retraite, bac+4, visitant plus de 3 expositions historiques par an, déjà venue à la BDIC (samedi 9 février 2013).

<sup>63</sup> L'un des deux retraités « soixant-huitards ». Homme, né en 1949, résidant à Orly Ville. Il faisait de la maîtrise d'ouvrage pour les Aéroports de Paris, « bac-1 » (entretien réalisé le mardi 5 février 2013).

<sup>64</sup> Le propos est emprunté au militant CGT, Franc-maçon, membre d'une association de la Commune de Paris, né en 1950, inspecteur d'impôt à la retraite, baccalauréat. Il se dit « moyennement » intéressé par l'histoire et visite plus de trois expositions historiques par an. Il ne s'est jamais rendu à une exposition organisée par la BDIC (entretien réalisé le mardi 5 février 2013).

<sup>65</sup> L'étudiante déjà citée du groupe de 3 étudiants en BTS ayant réalisé l'entretien après la visite guidée. Elle est née en 1993 et habite Blanc-Mesnil, elle se dit « un peu » intéressée par l'histoire et ne fréquente pas d'exposition (entretien réalisé le 5 février 2013).

<sup>66</sup> Entretien déjà cité : Femme, commissaire d'exposition, née en 1950, résidant à Rennes, fréquentant plutôt les expositions d'art contemporain et « passionnément » intéressée par l'histoire (mardi 5 février 2013).

<sup>67</sup> Entretien déjà cité : Homme, né en 1993, résidant à Paris, vivant à Orléans jusqu'à récemment, 1<sup>ère</sup> année de BTS graphisme et design (entretien réalisé le samedi 9 février).

jusqu'à la fin »<sup>68</sup>. A la même relance, les acteurs affirmant un goût approchant pour Olympe de Gouge fournissent généralement une même réponse<sup>69</sup>. Une affiche désignée comme « honte au Roi » peut aussi susciter centralement l'intérêt sans induire une lecture exhaustive<sup>70</sup>. Ce point mérite d'être relevé. Même dans les affiches saturées par la présence du texte, même quand le visiteur se dit admiratif de son auteur ou de son propos, l'effet du document ne repose pas uniquement sur les mots, il peut produire une vive émotion ou un intérêt soutenu en étant seulement parcouru. Ce différentiel permet d'isoler un effet propre à la matérialité des objets qui signifierait leur historicité.

Les visiteurs prennent souvent du plaisir à percevoir ces signes. La jeune fille en année sabbatique précise :

« J'ai bien aimé voir les affiches telles quelles. La manière dont s'était présenté, l'écrit, la typographie, les gros caractères. »<sup>71</sup>

Souvent, le public relève qu' « on voit la taille » que c'est « écrit en gros, en petit »<sup>72</sup>, qu'on perçoit la « qualité du papier », « la nature du papier », que c'est « écrit à la main »<sup>73</sup> ou qu'on aperçoit « le trait du crayon »<sup>74</sup>, le fait que ça « s'efface un peu »<sup>75</sup> ou que la « feuille jaunie »<sup>76</sup>. Or cette matérialité semble décisive. Elle exprime l'authenticité du document et du passé, l'idée que l'histoire a « vraiment existé »<sup>77</sup>. Elle suggère la dimension « physique »<sup>78</sup>

---

<sup>68</sup> Femme, née en 1994, résidant à Meudon, Bac+1, en année sabbatique après une classe préparatoire à l'ENS, « beaucoup » intéressée par l'histoire et visitant « beaucoup » d'expositions (entretien réalisé le mardi 5 février).

<sup>69</sup> Par exemple, un couple résidant en Belgique, dans les Ardennes. Le mari, né en 1957 est assistant social, bac+3, « moyennement » intéressé par l'histoire. La femme, née en 1958, est médecin, bac+7, très intéressée par l'histoire. Ils visitent plus de 3 expositions historiques par an et ne connaissent pas la BDIC (lundi 11 février 2013). C'est aussi le cas de la femme commissaire d'exposition par exemple.

<sup>70</sup> Femme, née en 1950, résidant à Paris, documentaliste, bac+3, très intéressée par l'histoire (samedi 9 février 2013).

<sup>71</sup> Voir note 68.

<sup>72</sup> Enquêtée déjà citée : Femme, née en 1985, résidant à Paris, assistante de production audiovisuelle, bac+8, passionnée par l'histoire et fréquentant les expositions historiques, ne connaissant pas la BDIC (entretien réalisé le dimanche 24 février 2013).

<sup>73</sup> Entretien réalisé avec les trois étudiants en première année de BTS suite à la visite de classe (mardi 5 février 2013).

<sup>74</sup> Couple pacé déjà cité, résidant à Cachan, nés en 1988. La femme est professeur des écoles et l'homme travaille dans la « mécanique », ils se rendent à plus de trois expositions par an et c'est leur première venue à la BDIC (dimanche 24 février 2013).

<sup>75</sup> Un homme issu d'un groupe de 3 amis. Né en 1963, vivant à Créteil, bac+2 et rédacteur administratif. Il se rend à plus de trois expositions historiques par an et ne connaît pas la BDIC (samedi 9 février 2013).

<sup>76</sup> La référence aux feuilles jaunies revient chez plusieurs visiteurs, notamment dans l'entretien mené avec les 3 étudiants en première année de BTS suite à la visite guidée (mardi 5 février 2013).

<sup>77</sup> Entretien réalisé avec le couple résidant en Belgique, propos tenus par la femme, née en 1958, médecin (lundi 11 février 2013).

<sup>78</sup> Cette figure revient aussi régulièrement notamment dans l'entretien réalisé avec un homme, né en 1951, chef d'établissement scolaire à la retraite, diplômé d'un DEUG ayant obtenu des concours et des équivalences (jeudi 14 février 2013).



de l'histoire, qu'elle fut « faite par des gens »<sup>79</sup>. Ces signes recourent les représentations diffuses et spontanées des marques visuelles de la passivité du passé. Il est possible que les visiteurs recherchent autant le contenu des documents que ce sentiment d'entrer en contact avec l'histoire, parfois le XIXe siècle, parfois Mai 68. Le franc-maçon, militant CGT, né en 1950, cherche à « voir comme celui qui a vu ce qui était affiché »<sup>80</sup>, une femme née en 1993 apprécie particulièrement, lors de sa visite, pouvoir « s'approcher, se reculer » des documents<sup>81</sup>. Dans l'entretien mené avec trois personnes issues d'une classe de BTS, peu familières avec l'histoire, une étudiante réplique à son camarade qui met en avant l'importance de la matérialité des objets sans parvenir à l'expliquer, « on se sent presque au XIXe siècle... enfin presque »<sup>82</sup>. L'abondance même des textes, jugés trop longs et trop nombreux pour être lus, participent aussi à ce dépaysement. Sans être déchiffrés, ils indiquent l'étrangeté d'un passé dont les contemporains auraient parcourus des paragraphes si conséquents sur les murs et qui aurait produit autant d'affiches politiques<sup>83</sup>.

La dissymétrie entre l'importance des textes exposés et les pratiques effectives de lecture permet d'isoler la « force pragmatique » du document. A côté de son contenu informatif, du message qu'il contient, le document façonne une relation avec le spectateur<sup>84</sup>. Il exprime l'historicité de l'affiche tout en positionnant le visionneur dans une situation perçue comme analogue à celle de ses contemporains. A minima, cette dimension expressive conditionne la perception du document. Mais pour le plus grand nombre des objets, vus sans être regardés, visionnés avec une attention distraite ou intermittente, ces signes tendent à épuiser le rapport aux documents. Cette appropriation n'est pas pour autant négligeable, les visiteurs ont la conviction de rencontrer ce qu'ils sont venus observer : de l'histoire.

---

<sup>79</sup> Homme parmi un groupe de 3 visiteurs, né en 1969, résidant à Montreuil, bac+5, consultant en formation (samedi 9 février 2013).

<sup>80</sup> Né en 1950, inspecteur d'impôt à la retraite, baccalauréat (mardi 5 février 2013).

<sup>81</sup> Entretien réalisé avec un couple. Le propos est tenu par la femme, née en 1993, résidant à Paris, en Licence 1 d'économie, elle qualifie son intérêt pour l'histoire de « moyen+ », visite une à deux expositions historiques par an. Elle ne connaissait pas la BDIC (samedi 9 février 2013).

<sup>82</sup> Propos issu de l'entretien avec les 3 étudiants de la classe de BTS réalisé après la visite guidée. Il s'agit de la seule non encore citée. Elle est née en 1993, réside à L'Hay les Roses, se considère « un tout petit intéressée » par l'histoire, ne visite pas d'exposition (mardi 5 février 2013).

<sup>83</sup> Par exemple, deux retraités soixante huitards se rappellent surtout des affiches de la Commune qu'ils étaient « très prolixes », et ne parviennent que difficilement, malgré les relances à s'en souvenir d'une en particulier. « Non, certaines semblent chercher à rassembler, à mobiliser plus de gens. [Il y en a] plusieurs sur ce thème. L'étudiante en année sabbatique, « il y a la Commune, il y a plein d'affiches similaires ». Après une relance, elle précise « ce que je voulais dire, [c'est que je n'en préfère] pas une en particulier [...]. [Ca] donne à voir à quel point, ils ont utilisés l'affiche pour diffuser sur quoi ils s'étaient d'accord ». Sur l'effet produit par la quantité des signes dans les situations où ils sont peu regardés : VEYNE Paul, « Lisibilité des images, propagande et appareil monarchique dans l'Empire romain », *Revue historique*, n°621, 2002, pp. 3-30.

<sup>84</sup> Cette réflexion traverse l'œuvre de Paul Veyne. Pour sa formulation la plus récente : *L'Empire Gréco-Romain*, Paris, Seuil, 2005, pp. 379-418.

## *L'histoire : Filtrer l'abstrait par le quotidien*

Dans ce cadre général, les visiteurs s'arrêtent plus longuement sur certains documents. Il convient ainsi de saisir les conditions favorisant ce visionnage plus appuyé, mais non nécessairement exhaustif. D'abord, cette sélectivité ne traduit pas systématiquement l'intérêt inégal pour une période ou un type d'affiche. Une femme abrégant l'entretien pour assister au débat sur le mariage pour tous à l'Assemblée nationale évoque le fait que « comme je suis un peu impulsive, [j'ai] plus lu au départ après [j'étais] moins attentive.... C'est normal ça »<sup>85</sup>. Une autre avait prévue de parcourir une seconde fois l'exposition pour prendre le temps de lire les affiches ayant retenues son attention, finalement elle sort sans être revenue sur ses pas. Certains achètent le catalogue pour y déchiffrer les placards longs mais attirants, comme le celui d'Olympe de Gouges. Plus nombreux sont ceux prenant des photographies. Pour quelques uns, le regard un peu durable sur un objet est presque toujours médiatisé par l'objectif. La prise de vue peut servir à regarder les images chez soi. Evidemment que ce soit les photographies ou le catalogue, nous ne savons pas dans quelle mesure les affiches furent effectivement à nouveau visionnées. Il s'esquisse alors un paradoxe. Les documents perçus comme les plus intéressants ou touchants ne sont pas toujours les plus longuement décryptés. Par ailleurs, de rares visiteurs peuvent ne pas privilégier un objet à un autre ni même une période à une autre, ils répètent que seul l'ensemble ferait sens.

Pourtant généralement, certaines affiches accrochent<sup>86</sup> le regard. Souvent l'arrêt prolongé succède à un visionnage superficiel. « Une signature, un mot » ou une « gravure humoristique », « une date », immédiatement perçue comme renvoyant à une « circonstance » particulière, « un titre », « une invoque », « une accroche », « un vocatif », « une première ligne », le côté « coloré », un « jeu de mot », « donne[nt] envie de lire la totalité du texte »<sup>87</sup>. La pratique est interactive, quand les visiteurs sont venus à plusieurs, ils se montrent mutuellement des textes. Or cette attention sélective est guidée par leurs expériences biographiques, leurs perceptions du présent et leurs connaissances sur le passé. Mais ces frontières apparaissent particulièrement ténues. Finalement, les émotions et les intérêts du présent ouvrent sur le passé, parfois méconnu, ou du moins, peu porteur d'identification.

---

<sup>85</sup> Femme, née en 1955, bac+3, trop pressée, elle est partie sans donner plus d'indications (mardi 5 février 2013). Pour un bilan de la littérature sur l'orientation des déambulations et des regards induite par la matérialité de l'espace, notamment PASSERON Jean-Claude, PEDLER Emmanuel, *Le temps donné aux tableaux*, Marseille, Imerec, 1991.

<sup>86</sup> Selon l'expression utilisée par la même femme.

<sup>87</sup> Ces formules traversent les différents entretiens.

Les acteurs visualisent le passé à partir de leurs propres activités et de leurs propres trajectoires. Une femme née en 1981 relève particulièrement :

« La circulaire aux préfets, moi je suis dans l'administration, ça [me] ramène à ma pratique professionnelle. »<sup>88</sup>

Un homme se définissant comme « fonctionnaire d'autorité » conforte ce témoignage, il justifie aussi la lecture de ce type de document en énonçant que « ça rappelle des choses »<sup>89</sup>. La saillance de sa propre trajectoire dépasse la simple profession occupée. A la question des documents préférés, le militant CGT répond Olympe de Gouge et « l'affiche sur les Franc Maçons », « car je suis Franc Maçon. J'ai été saisi par l'argumentaire » et il veut la montrer « aux copains »<sup>90</sup>. Pour ceux ayant participé à « Mai 68, ce sont les souvenirs qui remontent » ou encore au sujet des gravures « ça me rappelle l'école »<sup>91</sup>. Les reproductions de documents<sup>92</sup> (photographies, caricatures ou affiches) conservées au domicile et visualisées régulièrement participent à l'entretien du souvenir. Au-delà des affiches de Mai 68 ou de leurs réimpressions dans des livres, un visiteur possède « des gravures, chez [lui] du siège de 70 »<sup>93</sup>. La résonance avec l'environnement ordinaire ou sa propre histoire façonne une familiarité avec les images incitant à les regarder.

Mais le familier ou le personnel ne s'oppose pas à l'abstrait. Par le biais d'analogies, la quotidienneté est aussi le prisme permettant aux acteurs d'étendre leurs préoccupations à des sujets plus lointains, moins présents et moins prégnants. Lors des entretiens ou lors de leurs déambulations, les visiteurs peuvent s'exclamer « c'était déjà d'actualité »<sup>94</sup> « c'est un vieux débat », « avec les mêmes arguments qui maintenant »<sup>95</sup>, notamment, au sujet des loyers<sup>96</sup>, de l'abstention qui « parle aujourd'hui »<sup>97</sup> du viol et de l'excision<sup>98</sup>. Certains sont attirés par les

---

<sup>88</sup> Couple déjà cité. La femme est née en 1981, réside à Paris. Elle est cadre dans la fonction publique au ministère de la culture, bac+4. Elle visite une dizaine d'expositions par an « plutôt de peintures », c'est sa première venue à l'Hôtel des Invalides (entretien réalisé le dimanche 24 février 2013).

<sup>89</sup> Homme déjà cité, né en 1951, réside à Bezons, chef d'établissement scolaire à la retraite, ayant réalisé ses sept années de DEUG à Nanterre (entretien réalisé le jeudi 14 février 2013).

<sup>90</sup> Homme, né en 1950, inspecteur d'impôt à la retraite, baccalauréat (le mardi 5 février 2013).

<sup>91</sup> Entretien réalisé avec les deux amis retraités. Le propos est tenu par l'homme, né en 1949, résidant à Orly Ville, « bac-1 » (5 février 2013).

<sup>92</sup> Sur l'importance de la reproduction mécanique à grande échelle dans la naturalisation d'un sentiment : BILLIG Michael, *Banal Nationalism*, London, Sage Publications, 1995.

<sup>93</sup> Entretien réalisé avec les deux amis retraités. Le propos est tenu par le second, né en 1950, résidant à Lagny-Sur-Marne, ancien directeur technique dans le bâtiment, BTS (5 février 2013).

<sup>94</sup> L'expression est empruntée aux remarques formulées par les étudiants de BTS lors de la visite guidée, observations réalisées le 5 février 2013.

<sup>95</sup> Entretien, déjà cité, réalisé avec le couple résidant en Belgique. Propos tenu par le mari, né en 1957, assistant social, bac+3 (lundi 11 février 2013).

<sup>96</sup> Plusieurs occurrences dont le chef d'établissement scolaire à la retraite, militant à Nanterre en 68 et dans les années suivantes (lundi 11 février).

<sup>97</sup> Les commentaires sur cette affiche sont très nombreux. Par exemple : entretien réalisé avec l'étudiante en année sabbatique (mardi 5 février), née en 1994, ou avec l'étudiante en Licence 2 à Nanterre, née en 1993

dessins rappelant *Charlie Hebdo*<sup>99</sup> ou la rhétorique déployée, « Martine y trouvait des accents de Mélenchon »<sup>100</sup>, « ça t'a rappelé Coluche »<sup>101</sup>.

Dans cette relation, il s'insère des composantes plus directement ludiques. A la même question portant sur les documents qu'ils avaient lus, le groupe de 4 visiteurs, âgés de 23 à 26 ans, répond :

« Homme 2 : le premier texte avec les « Jacobins » parce que [c'est] décalé par rapport à nous.

Femme 2 : un peu décalé...

Femme 1 : celle qui...

F2 : les mots les plus osés, les mots qui marquent le plus...

F1 : ça fait tilt.

F2 : [les] insultes, les trucs comme ça, ça interpelle, [quand ils] critiquent [les] autres, [quand ils ne] veulent plus du roi »

H2 : [c'est] loin du politiquement correct.

H2 : Et puis.... On revient avec des blagounettes : « jacobin » [en rigolant, il traite ses amis de jacobin]. »

L'attrait pour l'histoire et son altérité passe par des mots qui, dans leur décalage, résonnent avec la situation actuelle et qui conservent, pour eux, une signification présente. Certains de ces mots sont susceptibles d'une appropriation dans les relations amicales. Ainsi « jacobin » devient l'objet de boutades répétées. On pourrait en donner un ultime exemple. Un visiteur dit avoir lu la profession de foi de Marioni car en voyant son nom, il s'est demandé « c'est quoi ce mafioso ? »<sup>102</sup>. Si l'énumération a pu paraître inutilement longue et fastidieuse, elle nous a semblée nécessaire. En effet, la capacité d'un document à arrêter le public se manifeste à travers des microprocessus. Pris individuellement, ils peuvent passer pour insignifiants. Mais en cumulant les témoignages, l'analogie qu'un acteur façonne entre son univers de sens immédiat et l'affiche historique constitue un phénomène majeur dans l'appropriation de l'histoire.

Les mêmes mécanismes se rejouent à travers la culture historique des visiteurs. Souvent ils saisissent un mot qui fait écho à leurs connaissances, ce qui les incite à

---

(dimanche 24 février). Ils transparaissent aussi dans les observations. De façon très marginale, l'abstention peut être perçue positivement, comme chez ces deux visiteurs âgés d'une soixante d'années, qui disent, face à l'affiche « on est une majorité maintenant » (observations réalisées le samedi 9 février 2013).

<sup>98</sup> Là encore, ce type de propos est récurrent. Il apparaît par exemple durant la visite de classe de BTS (observations réalisées le 5 février 2013).

<sup>99</sup> Entretien réalisé avec un couple déjà cité. Le propos est tenu par l'homme, né en 1981, résidant à Lyon, travaillant dans une bibliothèque territoriale, bac+5, visitant plus de trois expositions historiques par an et se rendant pour la première fois à la BDIC (dimanche 24 février 2013).

<sup>100</sup> Entretien réalisé avec le couple résidant en Belgique. Propos tenu par le mari, né en 1957, assistant social, bac+3 (lundi 11 février).

<sup>101</sup> Entretien réalisé avec un couple. Propos tenu par l'homme au sujet de la femme. Né en 1975, résidant à Paris, travaillant dans les « énergies pétroles », visitant plus de trois expositions historiques par an (dimanche 24 février).

<sup>102</sup> Entretien réalisé avec le couple pacé résidant à Cachan. Propos tenu par la femme. Née en 1988, professeur des écoles, bac+5 (dimanche 24 février 2013).

s'appesantir sur le document. Une visiteuse affirme qu'elle avait tendance à lire les objets dont le « prénom, [la] signature de l'affiche me rappelaient des choses ». Et en refaisant sa visite, à mes côtés, elle précise « celle là, le gouvernement provisoire. Parce que je connaissais les noms »<sup>103</sup>. Deux personnes sans liens entre elles, disent approximativement la même chose à propos de Courbet, « j'ai vu Courbet, j'ai tout lu »<sup>104</sup>. Il s'esquisse ici une forte différence entre les visiteurs possédant des connaissances mêmes très floues et ceux qui en seraient dépourvues. Sans trop savoir exactement qui est « Olympe de Gouge », le personnage peut paraître suggestif, c'est « quelqu'un dont [on] entend parler ». Ce vague souvenir incite à lire partiellement le texte et conclure en affirmant « je me rappellerais de ça »<sup>105</sup>. Les connaissances peuvent être encore plus imprécises, certains n'arrivent plus du tout à situer « Ledru Rollin et Lamartine » ou encore au sujet d'Olympe de Gouge, « J'avais déjà entendu le nom mais je ne savais pas qui c'était »<sup>106</sup>. Ils gardent seulement le souvenir que ces personnages furent importants, et cette connaissance très fragmentaire pousse à s'arrêter devant l'affiche. Le « ça me dit quelque chose »<sup>107</sup> est décisif, car une vague résonance peut attirer un individu. A l'inverse, si le nom ne renvoie à strictement à rien, alors la probabilité de marquer un arrêt s'amenuise fortement.

On comprend alors qu'il est difficile d'opposer une relation strictement intellectuelle à un autre type de rapport qui serait émotionnel ou encore d'opposer une composante personnelle et abstraite dans le rapport aux documents. La majeure partie des propos rapportés convergent dans un même sens. L'expérience routinière et sensible est le principal mécanisme à travers lesquels les acteurs s'intéressent ou s'émeuvent pour des thématiques ou des périodes pour lesquelles ils n'ont pas d'affinités électives fortes. Le goût pour Courbet (ou sa légitimité culturelle) oriente le visiteur peu informé sur la Commune à lire le document et parfois à survoler ceux adjacents. L'identification aux luttes féministes des années 70 retient l'œil sur des objets de la Commune et de la Révolution, parfois vont jusqu'à structurer un parcours de visite qui aurait pu négliger ces périodes<sup>108</sup>. Le long extrait déjà cité de la visite des deux étudiants de l'ENSAD exemplifie bien ce processus. Peu informés sur l'histoire du

---

<sup>103</sup> Femme, née en 1993, étudiante en Licence 2 à Nanterre (dimanche 24 février 2013).

<sup>104</sup> Entretien réalisé avec un couple. Propos tenu par la femme, née en 1945, éducatrice spécialisée à la retraite, bac+3, visitant plus de trois expositions historiques par an, intéressée par l'histoire et découvrant la BDIC (11 février 2013). En observant la visite d'un groupe de 5<sup>e</sup>, on perçoit la même réaction chez un accompagnateur (observations du jeudi 14 février 2013).

<sup>105</sup> Femme, née en 1994, résidant à Meudon, Bac+1, en année sabbatique après une classe préparatoire à l'ENS, « beaucoup » intéressée par l'histoire et visitant « beaucoup » d'expositions (entretien réalisé le mardi 5 février)

<sup>106</sup> *Ibidem*.

<sup>107</sup> L'expression est empruntée aux trois étudiants en BTS dans l'entretien réalisé après la visite de groupe (mardi 5 février 2013).

<sup>108</sup> C'est le cas de l'enseignante en physique à la retraite, née en 1947, bac+4 (samedi 9 février 2013).

XIXe siècle, il la parcourt à travers leur intérêt le plus immédiat, la typographie, la mise en page et l'impression. Mais ce prisme leur permet justement de lire ou de survoler des affiches et de scruter des caricatures. Conjointement, les moments de camaraderie, l'humour potache et les attitudes déviantes<sup>109</sup> rendent possible l'attention soutenue portée à certains documents. Régulièrement, les termes qu'ils utilisent face à cette histoire méconnue expriment un intérêt et même une émotion (« quelle horreur », « c'est bon »). Ainsi le personnel et l'abstrait, l'intérêt et l'émotion s'opposent moins qu'ils s'interpénètrent et se conditionnent mutuellement. L'investigation devrait ainsi se prolonger vers les limites de ces analogies. Les cas, à peine esquissés, où l'expérience et la sensibilité ordinaires ne permettent plus d'accéder à l'histoire.

### **Les sens du temps**

En rencontrant les visiteurs, en écoutant la façon dont ils restituent leurs parcours, nous avons été surpris par leur souci récurrent de penser leur insertion dans l'histoire<sup>110</sup>. Plus exactement, nous nous attendions à recueillir des formules générales. En effet, les contextes d'une exposition historique et d'un entretien incitent à adopter une certaine réflexivité sur le rôle de l'histoire, voire sur le rapport entre le passé et le présent. A la manière de cette femme banquière de 23 ans, « c'est l'histoire, on est tous concerné. C'est important le principe de l'histoire. [Il est] essentiel de savoir ce qui s'est passé avant. Comment le monde est arrivé comme ça »<sup>111</sup>. Mais souvent, même quand l'enquêté cherche à décrire son attirance pour un document singulier, il revient, sans sollicitation particulière, sur la façon dont cette histoire s'insère dans son présent. Notre étonnement provient du fait que, chez de nombreux visiteurs, cette réflexivité sur le temps semble traverser l'ensemble des pratiques de l'exposition.

D'abord, on perçoit marginalement des figures classiques énonçant la continuité du temps ou la supériorité du présent. Parmi les plus militants, l'histoire exposée transcrit leurs

---

<sup>109</sup> Par là, nous entendons l'ensemble des conduites qui ne corroborent pas les normes comportementales prescrites ou attendues dans un tel lieu. Il peut s'agir des rires bruyants, de l'usage de termes argotiques ou appartenant à un langage peu soutenu (« cool », « dawa », « putain ») et des remarques provocatrices (« y a plein de trucs à casser »), par exemple.

<sup>110</sup> Au-delà des travaux de François Hartog ou de Reinhart Koselleck, pour un bilan de la littérature sur la question des façons d'articuler les trois dimensions de la temporalité (passé/présent/futur) : ZAWADZKI Paul, « Malaise dans la temporalité. Dimensions d'une transformation anthropologique silencieuse », in ZAWADZKI Paul (dir.), *Malaise dans la temporalité*, Paris, Publication de la Sorbonne, 2002, pp. 11-66 et « Les équivoques du présentisme », *Esprit*, n°6, juin 2008, pp. 114-134.

<sup>111</sup> Entretien réalisé avec un groupe de 4 amis. Propos tenus par une femme, née en 1990, résidant à Boulogne-Billancourt, banquière, bac+3 (samedi 9 février 2013).

principes de « di-vision » de la réalité. Pour cet ancien journaliste, notamment à l'*Humanité*, « la vie sociale, c'est la lutte permanente. Si on [ne] se bat pas, on est foutu. Dans l'exposition, il y a ça. La révolte contre l'ordre établi, la domination, l'exploitation »<sup>112</sup>. Les textes exposés corroborent sa façon de penser. Ainsi il ne perçoit pas l'histoire sous l'angle de son altérité mais plutôt comme l'historicité de ses propres représentations. L'histoire exprime une réalité toujours présente. Il peut en découler le sentiment d'appartenir à une histoire sans discontinuité. Dans son versant politique, un tel prisme ne s'explique pleinement que dans un seul entretien, surtout celui mené avec le militant CGT. Il évoque sa profonde admiration pour Olympe de Gouge « elle est extraordinaire, tant par son action que ses convictions ». Mais, à la différence d'autres visiteurs, ce type de conduite n'est pas rapporté à un passé révolu, il apparaît compatible avec le présent « j'aime les femmes comme ça ». Il s'est rendu à l'exposition « surtout pour voir les conditions des ancêtres », l'exposition elle-même est perçue comme « la valorisation de la mémoire des ancêtres et des illustres dont Olympe de Gouge et la Commune ». Il se réjouit d'avoir « appris la forme de résistance des camarades pendant l'occupation nazie ». A travers les termes « ancêtres » et « camarades » et leur équivalent présent des « copains », il exprime ce sentiment d'une continuité historique. Pour lui, la Commune de Paris est « encore dans les luttes et les réflexions actuelles, car les réflexions des ancêtres sont toujours en pointe. [Je suis venu] voir au départ cette créativité »<sup>113</sup>. Dans ce cas, l'engagement politique et syndical favorise la perception d'une continuité historique. L'histoire serait composée d'exemples illustres, non sans continuité avec l'adage *historia magistra vitae*<sup>114</sup>, qui permettraient en les connaissant de la poursuivre. Sous une forme atténuée, on perçoit des signes convergents du côté du pôle « graphisme », là encore principalement dans un seul entretien avec les étudiants des arts décoratifs. Selon eux, « [c'est] important de voir d'où on vient... d'où ça vient » car « [c'est] notre métier... notre formation de faire des affiches »<sup>115</sup>. Avec des hésitations, ils se sentent les continuateurs de cette histoire, dans laquelle ils cherchent l'historicité de leur rôle présent.

---

<sup>112</sup> Entretien réalisé avec un couple résidant à Vincennes. Propos tenu par l'homme, né en 1948, retraité, ancien journaliste, diplômé du CFJ. Intéressé par l'histoire « surtout le XIXe », visitant plus de trois expositions historiques par an (lundi 11 février 2013).

<sup>113</sup> Homme, déjà cité, né en 1950, inspecteur d'impôt à la retraite, baccalauréat (mardi 5 février 2013).

<sup>114</sup> Evidemment recomposé dans un autre régime d'historicité. Pour un type approchant d'usage de cette grammaire conceptuelle : GARCIA Patrick, « « Il y avait une fois la France ». Le Président et l'histoire en France (1958-2007) », in, DELACROIX Christian, DOSSE François, GARCIA Patrick (dir.), *Historicités*, Paris, La Découverte, 2009, pp. 183-202.

<sup>115</sup> Entretien réalisé avec les deux amis en 4<sup>e</sup> année à l'école des Arts déco (ENSAD). Homme, résidant à Paris, né en 1989, de « plus en plus » intéressé par l'histoire, visitant 2 à 3 expositions historiques par an, venant pour la première fois à l'Hôtel des Invalides (lundi 11 février 2013).

A l'inverse, c'est du côté des plus jeunes au sein du pôle « graphisme » qu'il s'énonce, en creux, l'idée d'une transformation du temps dans le sens d'une supériorité du présent. Ils perçoivent une forte différence entre le XIXe siècle et Mai 68 et une inflexion entre les années 68 et les affiches les plus récentes. Dans les décennies les plus récentes, « [on] pousse à réfléchir »<sup>116</sup>, ou au « XXe siècle il se passe plus de choses et d'autant plus avec la période contemporaine à partir des années 50 »<sup>117</sup>.

Mais, la plus grande part des enquêtés perçoivent une forme de disjonction dans l'histoire et sans la rapporter à l'idée de progrès. Ainsi la femme se rendant au débat sur le mariage pour tous s'est enthousiasmée pour la Commune qu'elle connaissait mal, « cet investissement maximum, on ne peut pas dire des choses plus fortes, on ne peut pas aller au-delà », toutefois, elle ajoute directement c'est une « autre histoire »<sup>118</sup>. Or cette perception irrigue de nombreux entretiens. Les visiteurs respectent, estiment et admirent l'engagement, la force des propos, la profusion des initiatives mais perçoivent ces comportements comme appartenant à un passé révolu. Ce type de conduite serait dorénavant extérieur à notre contemporanéité. Dans cet écart, le passé n'est pas pour autant sans signification, il devient au principe d'une critique du présent et certains y cherchent des possibles à actualiser.

La critique la plus acerbe du présent que nous avons entendu fut formulée d'une façon originale. Lorsque nous déambulions dans les salles, entre deux entretiens, nous sommes tombé sur deux femmes qui échangeaient à haute voix devant les affiches féministes. Très vite, nous nous sommes rendu compte qu'elles ne se connaissaient pas et qu'une tendait à monopoliser la parole. Ce soliloque a révélé que cette femme de 65 ans est une « enfant issue de la Résistance », « née à Montreuil, ville rouge, à Robespierre » et qu'elle était « dans la pub » :

« F1 : Y a cette expression qui est arrivée : « la vraie vie ». [...] Maintenant [il y a] internet, les séries. A l'époque, avant, [il] y avait la vie, la pilule, c'était des militantes. [Il n'] y avait pas tellement de trucs. Je me souviens... Le mariage homo... J'étais avec les femmes, j'étais pas féministe mais j'étais partout où ça bougeait...

F2 : Taubira est une merveille....

F1 : Ils veulent avoir les mêmes droits, les mêmes trucs. C'est la société du caprice. J'ai connu les homos, avant c'était pas ça. J'suis contre le mariage pour tous.... Y a pas ce désir de connaissance, toutes ces choses qui nous animaient. [il dit approximativement que ça a fini au

---

<sup>116</sup> Avis partagé par les étudiants avec lesquels nous nous sommes entretenus en 1<sup>ère</sup> année de BTS (mardi 5 février 2013).

<sup>117</sup> Homme, né en 1993, résidant à Paris, vivant à Orléans jusqu'à récemment, 1<sup>ère</sup> année de BTS graphisme et design (samedi 9 février 2013).

<sup>118</sup> Femme, née en 1955, bac+3, trop pressée, elle est partie sans donner plus d'indications (mardi 5 février 2013).



printemps 1980]. 90 [c'est la] fin de la lutte. Puis 2000... c'est-à-dire... vraiment j'ai la haine des gens. Syndiqués, [le] patron on pouvait se le coltiner, difficile, mais on pouvait. Maintenant y a plus rien, les multinationales. Tout est comme ça [...].

Y a 20 ans. Depuis 80 je viens aux expositions ici. Tous ces touristes avec leur téléphone portable... A part la CNT à côté de chez moi dans le 20<sup>e</sup> [sous entendu, il n'y a plus rien]. Les féministes ont été récupérées par les bobos qui sont vraiment connes.

F2 : [elle lui demande si elle a vu le film *Tous au Larzac*]

F1 : Je viens de l'Aveyron. J'ai travaillé au SIMAD, la DAL c'est bien. Je me rappelle rue de Nanteuil, y avait des comités. J'étais à Vincennes, à la fac de Vincennes. C'était même pas pour militer, c'était vivre. Quand je vois les plus jeunes, quand j'entends parler.... Qu'est ce qu'ils disaient les gens du Larzac ?

F2 : [elle répond, notamment que le documentaire a été réalisé après, en 2000, mais elle est à nouveau rapidement coupée.]

F1 : Sans être pris dans un mouvement, il faut savoir qui il y a en face. [il] faut pas être naïf. Y a quelque chose qui était bien.... Mélenchon.... Jean-Luc. Malgré ce qu'on en dit. Là cela m'a parlé un peu. [Le] 1<sup>er</sup> mai j'ai redécouvert pour la première fois l'esprit 70... Y avait pas des enfants qui pleurnichaient. Quand les gens faisaient eux-mêmes le service d'ordre, la CGT : c'est ça manifester ! C'est ça compter les personnes ! Je voudrais que ça castagne, tout foutre en l'air. J'ai 65 ans mais je suis [prête]. »<sup>119</sup>

Dans ce quasi-monologue (se poursuivant en salle 4) on perçoit l'importance du chevauchement entre les affiches exposées et les trajectoires biographiques, on perçoit aussi le rôle que revêt le contexte présent immédiat, le mariage pour tous et le visionnage de films. Mais il démontre surtout une radicale critique du présent. L'actualité est jugée à l'aune du passé, ici récent. Il en découle une perception du présent comme une dégradation ou une déperdition. Dans une moindre véhémence, un tel constat traverse de nombreux entretiens. La femme se rendant à l'Assemblée nationale dit s'être rendue à l'exposition « en réaction contre ce qui existe aujourd'hui ». Elle dénonce les « très graves manipulations » dont les « gens se satisfont », même dans les journaux dont elle se sentait proche comme *Le Canard Enchaîné*. Elle oppose les acteurs du passé aux « faux tolérants » d'aujourd'hui qu'elle repère même parmi ses amis<sup>120</sup>. L'étudiante en année sabbatique opère un autre investissement d'une même lecture de l'histoire :

« Je préfère les affiches qui sont là, 68, la lutte des femmes. J'aime pas trop les affiches d'aujourd'hui.

*Relance : vous savez pourquoi ?*

---

<sup>119</sup> Observations réalisées le lundi 11 février 2013.

<sup>120</sup> Femme, née en 1955, bac+3, trop pressée, elle est partie sans donner plus d'indications (mardi 5 février 2013).

Euh... je serais pas [vous dire]... je sais pas... une sensation... je trouve comme si les gens étaient plus investis, l'imprimerie, la sérigraphie, l'école des Beaux-arts, les élèves se mettent ensemble pour faire... l'implication. Même visuellement, celles de la Commune sont plus solennelles...

Même la façon d'interpeler [elle cherche son mot, dit qu'en latin ce serait] le vocatif, les apostrophes : « Français » « Aux Soldats » « Aux résistants », ça appelle plus les personnes.

Ca m'a plus de voir les estampes, ce qui paraissait dans les journaux... à Paris et dans les régions alentours. [Ils se] rassemblaient pour lire les décrets ou autres choses. [C'est] l'idée du rassemblement qui me plaît.

Je ne fais pas attention aux affiches dans la rue, [on est] plus détaché de ce qui se passe, on sait tout à la télé.

*Relance : Avez-vous le sentiment que ça a changé ?*

Peut-être. Forcément les gens sont touchés par ce qu'il se passe, la crise, le chômage, le mariage gay. Les gens s'impliquent quand leurs situations sont en jeu... Mais je ne sais pas...

Je suis nostalgique pour le passé, toujours... et même s'il y a eu des événements horribles. »<sup>121</sup>

Comme dans de nombreux autres entretiens, le sentiment d'une altérité du passé s'accompagne de ce qu'elle identifie comme de la nostalgie. Elle est orientée, comme souvent, vers des formes d'implication et de rassemblement dont les acteurs déplorent la disparition présente. Le passé diffère du présent, mais dans cette distance, les enquêtés politisés peuvent se sentir plus proche de ce passé que de leur présent.

Il n'en découle pas nécessairement une contemplation passive du passé et un fatalisme à l'égard du présent. Une informaticienne née en 1972 énonce directement s'être rendue à l'exposition « parce qu'aujourd'hui [on est] pas forcément satisfait de la société. Comment les gens du passé [ont] réussi à faire des choses ? »<sup>122</sup>. La conservatrice du patrimoine à la retraite trouve que l'exposition parle des « expressions de la citoyenneté » de « ce qu'on est en train de chercher à revivifier »<sup>123</sup>. Or surtout chez les plus politisés des moins âgés, un tel prisme semble accompagner le visionnage des affiches. Un jeune couple, lors d'un entretien, fini par dialoguer entre eux au sujet des choses auxquelles ils pensaient en regardant les documents :

« H : Et moi qu'est ce que je fais ? Je vais ou pas aux manifs ? Comment je consomme ? Le Mariage gay... Si dans dix ans on me demande où j'étais ? J'étais à la Fnac ?

F : Moi je pensais plutôt : comment peut-on construire un collectif ? Comment ont-ils gouvernés ? Comment rendre compte de ce que fait le gouvernement qui se revendique comme un gouvernement du peuple ? Comment les gens [sont-ils] informés ? Comment rendre compte ? [Je pensais] au rôle du politique. Comment instruire ? [C'est] quelque chose [où il y a] beaucoup de carences. »<sup>124</sup>

<sup>121</sup> Femme, née en 1994, résidant à Meudon, Bac+1, en année sabbatique après une classe préparatoire à l'ENS (mardi 5 février 2013).

<sup>122</sup> Entretien réalisé avec un groupe de 3 amis. Propos tenu par la femme, née en 1972 résidant à Bagnolet, informaticienne, bac+4, visitant plus de 3 expositions historiques par an, se rendant à l'Hôtel de Ville pour la première fois (entretien réalisé le samedi 9 février 2013).

<sup>123</sup> Femme, née en 1950, résidant à Marseille, conservateur du patrimoine à la retraite (entretien réalisé le jeudi 14 février 2013).

<sup>124</sup> Entretien réalisé avec le couple pacsé. Ils sont nés en 1988 et résident à Cachan. La femme est professeur des écoles et l'homme travaille dans le domaine « mécanique » (dimanche 24 février 2013).

Un homme de 24 ans ayant réalisé sa visite en couple « pense que ça pourrait être remis d'actualité », « j'aimerais en rentrant dans le métro savoir ce que le conseil... tel ou tel décision, validé cela, [je m'y] intéresserais un peu plus ». Il ajoute de son côté que l'exposition « lui a donné envie d'essayer » de faire des petites affiches<sup>125</sup>. La question n'est pas de savoir s'il lira réellement ces affiches ou s'il en produira lui-même mais de percevoir que le visionnage des documents passés s'effectue dans une relation critique au présent et dans un questionnement visant à sa transformation.

Le visionnage des documents peut s'effectuer à travers une représentation de l'articulation des trois dimensions de la temporalité, le passé, le présent et le futur. Il ne s'agit pas de propos théoriques découplés des pratiques mais d'une composante constitutive du regard porté, de l'intérêt et de l'émotion. Ces sentiments de l'inscription dans le temps sont variés. Aux deux pôles opposés de notre corpus, ils prennent des figures singulières. D'un côté, les plus jeunes, les plus proches du pôle « graphisme », peu compétents et peu intéressés par l'histoire, semblent adopter spontanément une vision marquée par la supériorité du présent. De l'autre, les plus âgés, les plus proches du pôle « politique », durablement et intensément engagés à gauche peuvent percevoir une forte continuité historique. S'il s'esquisse alors une supériorité du passé, c'est en tant qu'il cristallise l'idéalité des conduites dont il convient de s'inspirer pour poursuivre l'action. Mais la majeure partie des enquêtés se situent entre ces deux profils. Le passé se dissocie du présent pour en fournir une critique<sup>126</sup>. Il se forge ainsi des tensions entre l'altérité du passé et sa commensurabilité avec le présent, son substrat spécifique et les analogies qu'il entretient avec les expériences actuelles. L'intérêt et le plaisir de la visite tient dans ces intrications. Ils regardent aussi l'histoire comme des potentialités actualisables dans leur contemporanéité. Ce souci semble partagé par une grande partie des enquêtés. Il est évidemment susceptible de verbalisations distinctes, inégalement sophistiquées, inégalement prégnantes. Une phrase toute simple comme « maintenant, c'est l'eau tiède » prononcée par une documentaliste trouve de nombreux équivalents dans les propos d'autres enquêtés. Ce type d'assertion énonce une idée proche de celles exprimées avec plus d'éloquence dans d'autres témoignages. A plusieurs reprises, elle dit aimer les affiches car c'est « immédiat, tout le monde comprend, tout le monde [est] informé, sans filtre », « tout le monde est mis au même plan, quelque soit le niveau social » et aurait été sensible dans l'exposition à retrouver « comment les gens sont informés, par quels moyens ». Selon elle, « contrairement à ce qu'on

---

<sup>125</sup> Entretien réalisé avec un couple résidant à Paris. Propos tenu par l'homme, né en 1989, consultant en maîtrise d'œuvre, bac+5 (samedi 9 février).

<sup>126</sup> La formule nous paraît plus fidèle à leurs propos que celle d'une supériorité du passé ou d'une velléité d'y revenir.

peut penser, [l’affiche] aurait absolument toute sa place aujourd’hui, car [c’est de] l’information immédiate, grand formant, [qui] touche tout le monde, sans filtre »<sup>127</sup>. Disséminés au fil de l’entretien, sans emphase particulière, on perçoit ce même intérêt pour l’altérité du passé notamment guidé par cette volonté d’infléchir le présent.

Evidemment, une telle hypothèse demanderait à être confirmée en multipliant les entretiens et les observations. Mais elle possède l’intérêt d’éclairer différemment certaines conclusions des travaux généraux sur les perceptions de l’histoire, la « patrimonialisation » ou le « présentisme » par exemple<sup>128</sup>. Vus par ces visiteurs d’une exposition historique, dans son altérité, le passé demeure un principe actif participant à définir le présent ou du moins à penser des possibles non advenus dans leurs présents.

Ce compte rendu ne constitue qu’un premier dépouillement des matériaux. Il est amené à être infléchi par les retours critiques et par la comparaison avec d’autres expositions. Les propositions esquissées pourront ainsi être précisées, amendées ou invalidées. Même sous sa forme actuelle, il possède au moins deux intérêts : celui de suggérer une série d’hypothèse et d’éclairer les limites de l’autre versant du dispositif, le questionnaire.

Les appropriations des espaces consacrés à la Résistance, négligées jusqu’alors, permettent de revenir sur les principaux points relevés dans l’ensemble de ce papier. En effet, la perception de ces documents possède une double spécificité. De façon contre intuitive, la période en elle-même n’est que très peu évoquée. Les visiteurs parlent de leur appétence ou de leur incompréhension pour la Commune, plus rarement pour la Révolution de Février et les Trois Glorieuses. Ils évoquent aussi leurs goûts, leurs déceptions pour Mai 68 et souvent leurs souvenirs. Ils reviennent sur les luttes féministes et sur Olympe de Gouges. Par contre, ils ne produisent presque jamais de discours sur la Résistance en tant que telle. Nous n’avons pas pu réaliser des entretiens avec les 2 ou 3 visiteurs les plus âgés qui, peut-être, auraient été particulièrement sensibles à cette période. Mais nous nous attendions à ce que la Seconde Guerre Mondial produise un discours proche de ceux entendus pour la Commune ou pour Mai 68, que les visiteurs reviennent sur les récits et les anecdotes entendus dans la bouche de leurs parents ou grands parents. Or ces anticipations se sont avérées erronées. Mais s’ils ne parlent

---

<sup>127</sup> Femme, née en 1950, résidant à Paris, documentaliste, bac+3, très intéressée par l’histoire (entretien réalisé le samedi 9 février 2013).

<sup>128</sup> Dans une littérature abondante, on peut citer deux classiques : HARTOG François, *Régimes d’historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003 ; NORA Pierre (dir.), *Les Lieux de Mémoire*, Paris, Gallimard, 1984 à 1992. Un diagnostic approchant a été formulé dès l’entre-deux-guerres, notamment par Karl Jaspers : JASPERS Karl, *La situation spirituelle de notre époque*, traduit de l’allemand par Jean Ladrière et Walter Biemel, Paris, Desclée et Brouwer, 1951.

que peu de la Résistance en général, ils reviennent très souvent sur les documents empruntés à cette période, ce sont même les plus commentés. Le paradoxe serait alors que cet épisode est massivement abordé mais uniquement par le biais des documents eux-mêmes, sans références élargies à cette séquence chronologique. Or ce que disent les visiteurs sur les étiquettes détournées et les affiches manuscrites résumant les hypothèses dégagées dans ce compte rendu.

La date et la matérialité de ces documents sont indissociables dans l'attirance qu'ils suscitent. Dans ces documents, les attributs plutôt identifiables au pôle « politique » ou au pôle « graphisme » se chevauchent chez tous les enquêtés. Ils montrent la porosité entre ces frontières. Ces composantes peuvent prendre le pas sur le contenu textuel lui-même. Leurs années de production possèdent spontanément une signification pour les visiteurs. Conjuguées avec leurs aspects, ces données suffisent pour penser qu'« ils se sont révoltés avec 3 tubes de gouaches »<sup>129</sup>. Ces signes suscitent directement un type de relation à l'objet, par exemple « c'est impressionnant »<sup>130</sup>. Sans se souvenir du texte, parfois en ne l'ayant qu'à peine survolé, la matérialité suggère chez les visiteurs un certain ordre de sentiment<sup>131</sup>, l'émotion ou la déférence. Mais l'apparence constitue aussi un facteur incitant à le lire et orientant la perception du texte. L'étudiante en année sabbatique précise : « Celle faite à la main, j'ai bien aimée, je l'ai trouvée assez poignante ». Je l'accompagne devant les affiches, et elle continue « le fait que ce soit à la main, on ressent la conviction de ce qu'ils disent : libérer Paris. [Aussi le dessin] de Paris, avec les 4 drapeaux des alliés dans Paris. J'ai lu tout le texte »<sup>132</sup>. Pour un autre, « on a l'impression d'entrer dans la personne qui a écrit, dans son état d'esprit »<sup>133</sup>. Le caractère manuscrit favorise l'incarnation de l'histoire, il serait un marqueur de la réalité humaine parfois recouverte dans la relation aux imprimés. Tant les petites étiquettes que les affiches manuscrites soulignent la « force pragmatique » du document qui conditionne l'émotion et l'intérêt suscités par la lecture et souvent se substitue à son déchiffrement exhaustif.

---

<sup>129</sup> Entretien réalisé avec les 2 étudiants en 4<sup>e</sup> année à l'école des Arts décos (ENSAD). Le propos est tenu par l'homme, né en 1989, résidant à Vincennes, « beaucoup » intéressé par l'histoire, se rendant « assez » souvent à des expositions historiques, se rendant à une exposition de la BDIC pour la première fois (lundi 11 février 2013).

<sup>130</sup> L'expression revient très régulièrement.

<sup>131</sup> HALBWACHS Maurice, « L'expression des émotions et la société », édition électronique réalisée par Jean-Marie Tremblay pour la collection « les classiques des sciences sociales » [1<sup>ère</sup> éd. 1947], p. 6. ; MAUSS Marcel, « L'expression obligatoire des sentiments (rituels oraux funéraires australiens », édition électronique établie par Jean-Marie Tremblay pour la collection « Les classiques des sciences sociales » [1<sup>ère</sup> éd. 1921].

<sup>132</sup> Femme, née en 1994, résidant à Meudon, Bac+1, en année sabbatique après une classe préparatoire à l'ENS (mardi 5 février 2013).

<sup>133</sup> Entretien réalisé avec un couple vivant sur Paris. Propos tenu par l'homme, né en 1989, consultant en maîtrise d'ouvrage, bac+5 (samedi 9 février).

Ensuite, ces pièces condensent le rôle de l'expérience biographique dans la relation nouée à l'histoire. Les étiquettes renvoient évidemment à la fréquentation de l'école, attribut commun à tous les visiteurs. Nombreux enquêtés le relève, comme cet homme de 24 ans précisant que c'est « en lien avec l'école primaire, [avec l'] enfance » et s'adresse à son amie en lui demandant « t'avais pas des étiquettes à l'école quand t'étais petite ? ». Mais les résonnances sont plus nombreuses. Le même les qualifie comme les « ancêtres des stickers »<sup>134</sup>, un autre les rapproche « des post-it pour critiquer la pub dans le métro »<sup>135</sup>. Les affiches manuscrites, pour un homme de 44 ans, « ça [...] rappelle les affiches qu'on faisait quand on était petit, pas vous ? »<sup>136</sup>. Des militants plus âgés se demandent s'ils ont « fait exprès de mettre le drapeau de l'URSS sur le 13<sup>e</sup> »<sup>137</sup> arrondissement, quartier populaire. L'attrance pour la matérialité de ces objets est ainsi conditionnée par les diverses socialisations des acteurs, leurs horizons les plus immédiats et les plus routiniers. Mais la quotidienneté ne peut être opposée à l'abstraction. Elle est le principal mécanisme à travers lequel l'émotion et l'intérêt se déploie à des sujets plus éloignés du visiteur.

Par ce mélange entre la proximité et l'altérité, par cet usage contestataire d'un objet ordinaire, ces pièces s'insèrent dans les façons d'articuler le passé et le présent. Pour une femme de 64 ans, secrétaire médicale à la retraite :

« Pourquoi est ce qu'un document me touchait plus ? Est-ce parce que [c'était] une action que moi-même j'aurai pu faire ? ... plus à ma portée, peut-être. Comme les petites étiquettes, j'aurai pu le faire. »<sup>138</sup>

Le « j'aurai pu le faire » se transforme chez certains en une réflexion sur les possibles actions d'un « citoyen lambda »<sup>139</sup> et « les étiquettes même aujourd'hui, ça pourrait marcher »<sup>140</sup>. Parce que les acteurs ne sont pas entièrement satisfaits de leur présent, parce qu'ils perçoivent dans le passé des usages différents de ce qu'ils connaissent, alors ils appréhendent l'histoire aussi comme des pistes pour réorienter leur contemporanéité ou leur propre conduite. Ces

---

<sup>134</sup> Entretien réalisé avec un couple vivant sur Paris. Propos tenu par l'homme, né en 1989, consultant en maîtrise d'ouvrage, bac+5 (samedi 9 février 2013).

<sup>135</sup> Homme, né en 1993, résidant à Paris, vivant à Orléans jusqu'à récemment, 1<sup>ère</sup> année de BTS graphisme et design (samedi 9 février 2013).

<sup>136</sup> Entretien réalisé avec un groupe de 3 visiteurs. Homme, né en 1969, vivant à Montreuil, consultant en formation, bac+5 (samedi 9 février 2013).

<sup>137</sup> Observation de deux visiteurs d'une soixante d'années réalisée le samedi 9 février 2013.

<sup>138</sup> Entretien, non encore cité, réalisé avec une femme, née en 1949, résidant à Sèvres, secrétaire médicale à la retraite, baccalauréat, se disant intéressée par l'histoire, visitant 2 à 3 expositions historiques par an, et se rendant pour la première fois à l'Hôtel des Invalides (dimanche 24 février 2013).

<sup>139</sup> Militant CGT, né en 1950, inspecteur d'impôt à la retraite, baccalauréat (mardi 5 février 2013).

<sup>140</sup> Entretien réalisé avec les 2 étudiants en 4<sup>e</sup> année à l'école des Arts déco (ENSAD). Le propos est tenu par l'homme, né en 1989, résidant à Vincennes, « beaucoup » intéressé par l'histoire, se rendant « assez » souvent à des expositions historiques, se rendant à une exposition de la BDIC pour la première fois (lundi 11 février 2013).

documents manuscrits transcrivent l'intrication entre analogie et altérité constitutive des mécanismes d'appropriation de l'histoire.

Au-delà des publics et des enjeux spécifiques à cette exposition, cette mini enquête permet aussi d'éclairer les matériaux beaucoup plus massifs récoltés à l'aide des questionnaires. En effet, car la grille d'entretien et les questionnaires possèdent des interrogations communes, souvent dans des formulations approchantes, cette enquête permet aussi de retranscrire comment les gens réagissent aux questions, dimension peu perceptible dans le traitement des données quantitatives. Nous souhaiterions relever deux potentielles limites du questionnaire sous sa forme actuelle.

La première tient en la succession des questions portant sur les documents ayant le plus « intéressé » puis « touché » le public. Il est difficile de connaître la signification précise que revêt les réponses différentes que l'enquêté apporte à ces questions. En entretien, il ne sait pas qu'une fois interrogé sur son intérêt, il le sera ensuite sur son émotion. En admettant qu'il opère bien cette distinction, il peut avoir tendance à mélanger les deux dimensions dès le premier item. Parfois, la seconde réponse n'est que le prolongement de la première. En creusant dans sa mémoire, il se rappelle d'autres objets sans que les logiques de son attirance ne varient, traduisant plus une différence de degré que de nature entre le premier et second ensemble de documents cités. Il y a ainsi un danger que ce qu'on perçoit comme des réalités distinctes soient en fait des énumérations, une liste dont le début se compose des éléments lui venant prioritairement à l'esprit, et donc ayant potentiellement suscités le plus d'émotions, et la fin d'éléments qu'il avait plus de mal à se remémorer. A moins que le visiteur ne survole l'ensemble du questionnaire avant d'y répondre, ce biais existe aussi dans les questionnaires. Il ne s'agit pas de dire que tous les visiteurs ont rempli le questionnaire en négligeant la distinction « intéressé »/ « touché » mais il est possible que certains ne l'aient pas prise en compte. Ce qui, finalement, est encore plus dérangeant pour l'analyse puisqu'on ne sait jamais la manière exacte adoptée pour remplir un questionnaire. Il serait possible aussi d'essayer de repenser la question pour saisir la manière dont intérêt et émotion s'enchevêtrent plutôt que de les opposer, ce qui correspondrait probablement plus fidèlement aux pratiques effectives.

La seconde critique porte sur « internet ». Elle est beaucoup plus décisive. Tous les enquêtés ont compris la question de la même façon, c'est-à-dire approximativement : « maintenant que vous avez réalisé la visite, aimeriez-vous la retrouver sur internet ? » Ils ne se placent dans la situation d'un individu n'ayant pas visité l'exposition et qui rencontrerait son contenu uniquement par une visite virtuelle.

Ainsi deux types de réponses sont formulés à cette question. Le premier type considère internet comme une « trace »<sup>141</sup> de l'exposition qui permettrait de la visionner à nouveau. Les étudiants des arts décoratifs apprécieraient « pouvoir récupérer des choses, pour mémoire, pour digérer les noms, les références », ou pour « relire tranquillement »<sup>142</sup>. Pour l'étudiant en BTS orléanais, « ouais. Si elle y était, j'y retournerais surtout pour les images, les photos d'affiche »<sup>143</sup>. La banquière de 23 ans y retournerait « pour piquer des trucs qui nous ont plus », « un ou deux [pour] conserver les images »<sup>144</sup>. D'autres insistent sur la lecture : « oui, car il y a beaucoup à lire. Y a des choses que je n'ai pas lu. [Ca me permettrait de] faire une 2<sup>e</sup> visite »<sup>145</sup> ou encore « oui je prendrais peut-être le temps de lire les affiches. Déjà j'ai la vue basse »<sup>146</sup>. Le second type de réponse considère internet comme une « trace » de l'exposition qui permettrait de la montrer à leurs proches. Le militant CGT acquiesce à la question de la mise en ligne afin de « pouvoir faire partager, j'ai envie d'élargir aux copains sensibles »<sup>147</sup>, ou encore « un ami peut être intéressé »<sup>148</sup>. Ainsi les visiteurs perçoivent internet comme un prolongement de leur visite ou pour eux-mêmes ou pour la présenter à leurs proches.

Dans les relances, j'ai régulièrement demandé ce qu'ils pensaient du fait de réaliser la visite uniquement sur internet. Ici les réponses sont quasi unanimement négatives. Probablement parce qu'ils sortent de l'exposition, ils mettent en avant la nécessité de « voir en vrai »<sup>149</sup>, le « vrai document »<sup>150</sup> « ça change tout »<sup>151</sup>. A une visiteuse documentaliste, je me suis permis de demander si elle utilisait Gallica. Or :

---

<sup>141</sup> Selon l'expression utilisée par le militant NPA, né en 1971, fonctionnaire territorial, bac+3 (lundi 11 février).

<sup>142</sup> Entretien réalisé avec les deux amis en 4<sup>e</sup> année à l'école des Arts déco (ENSAD). Homme, résidant à Paris, né en 1989 (lundi 11 février 2013).

<sup>143</sup> Homme, né en 1993, résidant à Paris, vivant à Orléans jusqu'à récemment, 1<sup>ère</sup> année de BTS graphisme et design (samedi 9 février 2013).

<sup>144</sup> Une femme au sein d'un groupe de quatre amis. Née en 1990, résidant à Boulogne-Billancourt, banquière, bac+3. Elle visite plus de trois expositions historiques par an, se dit moyennement intéressée par l'histoire et ne s'est jamais rendue à la BDIC (samedi 9 février 2013).

<sup>145</sup> Une femme au sein d'un groupe de trois amis. Elle est née en 1972, réside à Bagnolet, est informaticienne. Elle dispose d'un bac+4, visite plus de trois expositions historiques par an et ne connaissait pas la BDIC (samedi 9 février 2013).

<sup>146</sup> Il s'agit de l'enseignante de physique à la retraite, née en 1947, résidant à Paris. Elle dispose d'un bac+4, connaît la BDIC et se rend à plus de trois expositions historiques par an (samedi 9 février 2013).

<sup>147</sup> Militant CGT, né en 1950, inspecteur d'impôt à la retraite, baccalauréat (mardi 5 février).

<sup>148</sup> Entretien réalisé avec les deux amis retraités. Homme, né en 1950, résidant à Lagny-sur-Marne, ancien directeur technique dans le bâtiment à la retraite, diplômé d'un BTS (mardi 5 février 2013).

<sup>149</sup> Entretien réalisé avec un groupe de 4 amis. Homme, né en 1987, résidant à Boulogne-Billancourt, technicien en développement, bac+3, (samedi 9 février). D'autres disent la même chose avec les mêmes mots comme le militant CGT.

<sup>150</sup> L'expression revient très souvent. Elle est notamment utilisée lors d'un entretien réalisée avec un couple. Femme, née en 1993, résidant à Paris, en Licence 1 d'économie (samedi 9 février).

<sup>151</sup> Entretien réalisé avec un couple. Femme, née en 1945, éducatrice spécialisée à la retraite, bac+3 (samedi 9 février 2013).



« J'utilise Gallica, [ça n'a] rien à voir. [Ici on] voit la dimension tout de suite. [Les] étiquette d'écoliers, [les] grandes affiches. [C'est] physique, matériel, les supports, la qualité du papier, les strates, envoyés [de] tel lieu [ou] tel lieu. [Et puis le] principe [voir comme les] personnes regardaient dans rue. »<sup>152</sup>

Même les plus jeunes partagent cette tendance à dévaluer la visite virtuelle. Deux visiteurs trouvent de nombreuses analogies entre la visite virtuelle et la lecture d'un catalogue et dans les deux cas affirment préférer « l'original »<sup>153</sup>. Ainsi il ne s'agit pas d'un rejet du support en tant que tel mais bien d'un souci de voir « en vrai ». Seul un groupe de BTS fait exception à cette orientation générale et seulement pour le « plus contemporain » car il correspondrait directement à l'ère d'internet<sup>154</sup>.

De telles affirmations semblent correspondre à l'orientation générale de leurs réponses au cours de l'entretien. A partir du moment où l'effet de l'exposition tient en partie dans la matérialité des objets, dans le sentiment de leur authenticité, dans les signes de leur historicité alors l'expérience physique et virtuelle constituent deux pratiques fortement différenciées. Certains peuvent ajouter d'autres motifs comme « l'effort de voir, de participer à un événement physiquement »<sup>155</sup> ou qu' « en ligne, [on ne] passerait pas le temps qu'on a passé ici »<sup>156</sup>, qu'ils n'auraient « pas regardé toute l'exposition sur internet »<sup>157</sup>. Mais le facteur principal toujours avancé tient au plaisir de se confronter aux originaux.

A l'inverse, il s'esquisse, durant la visite, un autre rapport à internet. Seuls deux enquêtés en font part :

« Je l'ai fait ici. [le mot] agiotage [je ne savais pas ce que ça voulait dire]. J'ai pris mon téléphone Wikipédia. [c'est] ça [qui est] intéressant [dans] internet. »<sup>158</sup>

Un autre dit s'être retrouvé dans une situation approchante avec les noms « Ledru-Rollin » et « Lamartine ». Habituellement lors de ses visites, il se connecte avec son téléphone pour glaner ce type d'information, mais dans ce cas il ne captait le « 3G »<sup>159</sup>. Si l'évocation de ces pratiques est très minoritaire, elle corrobore le sentiment diffus d'un déficit d'information ou

---

<sup>152</sup> Femme, née en 1950, résidant à Paris, documentaliste, bac+3, (samedi 9 février 2013).

<sup>153</sup> Il s'agit du militant CGT et de l'étudiante en année sabbatique.

<sup>154</sup> Propos issu de l'entretien avec les 3 étudiants de la classe de BTS réalisé après la visite guidée. Femme, née en 1993, résidant à L'Hay les Roses, (mardi 5 février 2013).

<sup>155</sup> Femme, né en 1950, résidant à Rennes, commissaire d'exposition (mardi 5 février 2013).

<sup>156</sup> Entretien réalisé avec un groupe de 4 amis. Homme, né en 1987, résidant à Boulogne-Billancourt, technicien en développement, bac+3, (samedi 9 février).

<sup>157</sup> Entretien réalisé avec le couple résidant en Belgique. Homme, né en 1957, assistant social, bac+3 (lundi 11 février).

<sup>158</sup> Entretien réalisé avec un groupe de 3 visiteurs. Homme, né en 1969, vivant à Montreuil, consultant en formation, bac+5 (samedi 9 février).

<sup>159</sup> Entretien réalisé avec un groupe de 4 amis. Le propos est tenu par un homme, né en 1988, résidant à Nantes, ingénieur en énergie au chômage, bac+5 (samedi 9 février).

de savoir éprouvé par une part non négligeable du public lors de sa visite. Toutefois, à l'exception de ces enquêtés, nous ne disposons d'aucun indice pour savoir si les autres visiteurs opéreraient les mêmes gestes, et s'ils le renouvèleraient à chaque fois que le passé devient opaque à leurs yeux.

Ainsi la mini-enquête qualitative permet d'opérer un retour réflexif sur le versant quantitatif de l'étude. En formulant une critique, elle permet aussi de faire progresser les hypothèses, sur internet, ou d'en suggérer, sur l'enchevêtrement entre intérêt et émotion<sup>160</sup>.

---

<sup>160</sup> Nous adressons toute notre gratitude et nos remerciements au personnel de la BDIC, particulièrement accueillant, et qui a toujours essayé de faciliter la réalisation de cette étude.